

NUMERO 92

LE BOUTILLON DES CHARENTES

🌀 Le journal en ligne gratuit des charentais d'ici et d'ailleurs 🌀

EDITORIAL

Dominique PORCHERON

Samedi 21 septembre 2024

Chers lectrices et lecteurs,

Il y a un an, avec Benjamin, nous vous annoncions la poursuite du Boutillon des Charentes. Que le temps passe vite ... mais quel plaisir pour nous, de vous retrouver chaque trimestre. Cet été, sur nos côtes charentaises, certains auront pu voir défiler avec curiosité les « baignassous », d'autres, plus téméraires seront allés supporter nos athlètes à Paris ou à l'occasion de son passage, d'autres encore seront allés applaudir la flamme Olympique en Charente.

Passé ce moment d'euphorie collective, place à l'automne et à ses couleurs incomparables, à son été indien et à la promesse de vendanges généreuses. Pour ce nouveau numéro, départ imminent pour La Rochelle dans le 6^{ème} épisode de « On se marie à Saint-Chafouin ». Et, encore des histoires magnifiques : un vélo réquisitionné, des aléas climatiques en 1709 du côté de Réparsac, la libération en 1944 vue par un « p'tit drôle » du côté d'Angoulême, le passage du roi d'Espagne à Ecoyeux, les vacances de Léonine au pays royannais, l'histoire d'une bouteille de limonade à la saveur inoubliée et toujours quelques « fariboles » en saintongeais avec : les cousins sont rendus, la bique à Jharmaine, l'ouverture de la chasse ... Transmettre, créer et partager avec vous, cette langue venue à pied jusqu'à nous du fond des âges, reste un objectif prioritaire pour le Boutillon des Charentes. Pour transmettre ce patrimoine immatériel, nous avons besoin de passeurs et ils étaient nombreux à Nantillé, le 20 juillet dernier. Ce fut un très beau moment de vie et de partage comme nous les aimons. Septembre 2024, c'est aussi la naissance, d'une nouvelle rubrique : du Dico à Buzot. Vive le patois Saintongeais !

Un grand merci aux amis patoisants et aux sympathisants du Boutillon des Charentes pour leurs contributions en français et en saintongeais. Très bonne lecture à tous ...



SOMMAIRE

Aléas climatiques à Réparsac – Patrick HURAUX	3
LES COUSINS SONT RENDUS – Jean-Michel HERMANS	4
Le passage du futur Roi d’Espagne à Écoyeux en décembre 1700 – Maît’Piârre	7
Armand, sa bique et son cheun – Le Fî à Feurnand	9
La Grande guerre en vélo – Joël LAMIRAUD	10
On se marie à Saint-Chafouin – Episode 6 – Norinne CHABEURSAT	10
Un petit bonheur au fond du seau – Firmin COMPAGNON	16
Hommage à Rémy Brun – Noël MAIXENT	19
La Libération d’Angoulême, souvenirs d’enfance – Jean-Jacques BONNIN	20
L’ouverture - JHUSTINE	24
Magnière p’rr ine jheune feuille d’entortiller un garçon - GOULEBENEZE	25
Pour ceux qui auraient aimé être là – Dominique PORCHERON	26
LE COIN DES POETES L’été se meurt Cécile Négret	27
LE COIN DES POETES_Le Pin - Françoise POUZET	28
L’ANACHROJHEU – « In’passe lèn’ dans in’ barguenât » - Jean LAMIRAUD	29
Les vacances de Léonine - Léonine BLOT	30
KETOUKOLE 92 - Joël LAMIRAUD	32
L’Aventure du français (suite) - Gérard FRESSER	33
DE BOUCHES à OREILLES « Le Dicco à Buzot » - Bernard CHARRON	36
Chevauchée HENRY IV - Gérard FRESSER	38
DESSINS DE LUCAZEAU	43

Aléas climatiques à Réparsac

« Réparsac. L'année 1709 qu'on peut avec justice appeler l'année caractéristique de l'univers et surtout des climats situés que sont les zones tempérées comme la France, la Beauce, la Champagne, la Lorraine, Normandie et même des climats les plus septentrionaux comme la Norvège, Virginie, le Groeslahn Commença le Calendrier sacré le 1er Janvier 1709. Son commencement fut terrible et tel qu'il ne s'est jamais vu une année pareille depuis la Création du monde jusqu'alors vu que le 6 janvier jour des Rois environ Les neuf heures du matin, il s'éleva un vent nord ouest qui en un instant obscurcit l'air qui étoit très et le soleil qui s'étoit levé très beau le matin et promettoit un temps très tempéré may ... étoit froid extraordinairement et dura deux jours, ne finit que par une grande abondance de neige qui fit tomber sur la terre, et qui sy conserva plus de trois semaines.

Le froid fut très excessif et tel qu'on en a jamais vu de semblable et Dieu nous en préserve à l'avenir. Le grand fleuve de Charante gela à travers presque tout le long de son cours et fournit des ponts pour passer des chârettes chargées ; leau que l'on versoit d'un peu de haut tomboit en glace. Les étangs et toutes les petites rivières furent entièrement glacées.

La véhémence de ce froid fit mourir tous les blés et presque tous les arbres, et surtout les noyers, figuiers, oliviers, pruniers, cerisiers ... Les arbres même les moins sujets au froid ne furent point à couvert de cette maligne influence, comme les Lauriers, les mistres, les palmiers, les cèdres, les Buis ... Les couvrailles qui setoient portés belles ne servaient de Rien, si cette année la on amassa très peu de bons grains, et la baillarge qui jadis étoit la nourriture des porceaux fut celle des hommes, même des riches et des nobles. Elle valut le boisseau mesuré de Jarnac 5 et 6 livres ; le froment monta jusqu'à 9 et 10 livres le boisseau même mesure ; les vignes gelèrent entièrement et moururent presque toutes, surtout les vieilles, Le vin fut très cher et peu bon sen étant vendu jusqu'à 300 livres le tonneau de vin rosé. Les eaux de vie montèrent jusqu'à un prix excessif de 150 livres la barrique, mais elles ne soient point à si haut prix que le vin, parce que le vin rendoit très peu cette année là. Les oyseaux moururent par le froid et par la



faim, et le pays se trouva dégarni de perdrix et de lièvres et en un mot de tout gibier. Les petits oyseaux venoient mourir aux pieds des homes et sembloient leur dire que Dieu qui étoit irrité contre eux les faisoit servir de victimes en leurs places. Les oyseaux ne furent pas les seuls qui moururent par la rigueur du froid, les homes nen furent pas exempts et plusieurs en moururent et surtout le voyageurs tant à pied qu'à cheval, car on en a trouvé des ... plus que des autres. Pour revenir donc à notre année ; le milieu, la fin de l'iver, le commencement et presque tout le milieu du printemps furent très pluvieux, et causèrent dans plusieurs endroits des inondations qui firent périr plusieurs personnes et entraînent plusieurs maisons et même des villages entiers. Le commencement de l'été fut assez agréable vers le milieu ... brûlant qui décheycha les feuilles des arbres et de faire mourir les arbres que l'iver avait commencé.

La fin de l'été fut très seiche et accompagnée de brouillards qui gâtèrent les restes des grains et que la gelée avoit laissé sous l'eau. Les grossailles et même les bons grains ne vinrent pas dans leur maturité comme les autres années précédentes. L'automne fut assez agréable. Les maladies provenant de tant d'intempéries des airs régnèrent sur les animaux et même sur les homes dont plusieurs moururent et les enfants languirent très longtemps. La lune d'août qui couvroit septembre se leva après son plein trois jours de suite et presque tous les gens des champs s'en aperçurent. Les corps ne sentirent pas seulement les révolutions et impressions des astres et des éléments, mais aussi les esprits et les humeurs qui changèrent et souffrir de sa ... notable et les tempéraments se changèrent la plupart. Les mélancoliques devinrent sanguins, les sanguins phlegmatiques et bilieux et atrabillaires. Cette année la apporta de la révolution à toute la nature. « François Delisle étoit pour lors Curé de Réparsac, âgé de 25 ans ».

Source : François Delisle, curé de Réparsac de 1707 à 1755, consigné à la fin du registre paroissial des baptêmes, mariages et sépulture.

Patrick HURAU

LES COUSINS SONT RENDUS

Pièce de tyâte en patouê de cheux nous autes.

La scène se passe dans la maison de la tante Céline Malodeau à Buffe Ajasse sur Brédoire, sa nièce Bénédicte Dupont-Bigotier passe la voir avec son mari Bernard. Céline a deux enfants : Ernest et Mauricette.

Bénédicte : *Je te préviens Bernard, ma tante ne parle pas français, elle parle charentais.*

Bernard : *Le patois charentais j'adore ça. Cela me rappelle ma grand-mère qui parlait toujours d'une poche de pastilles. C'est mon cousin Eutrope qui m'avait dit que ça voulait dire un paquet de bonbons. Mais je n'y comprends absolument rien. Je compte sur toi pour me traduire.*

Bénédicte : *Tu connais quand même quelques mots. Tu sais ce que c'est qu'une cagouille ?*

Bernard : *Oui une cagouille ça je connais. Je suis né à Rochefort, je suis quand même charentais.*

Bénédicte : *Tu sais ce que c'est qu'une grole ?*

Bernard : *Une grole ? Evidemment que je sais ce que c'est, mais c'est pas du patois, c'est de l'argot. Tout le monde sait que c'est une chaussure.*

Bénédicte : *Une chaussure ? Mon pauvre ami. En charentais une grole c'est un oiseau.*

Bernard : *Un oiseau ? Quel oiseau ? Donner un nom de chaussure à un oiseau. Faut le faire !*

Bénédicte : *A vrai dire je ne sais plus très bien si c'est un pigeon ou peut-être une hirondelle mais je suis sûr que c'est un oiseau.*

Bernard : *Si je comprends bien ton patois laisse quelque peu à désirer.*

Bénédicte : *Eh oui. Je comprends plus ou moins mais c'est vrai que je ne comprends pas vraiment tout. La tante quand elle parle, disons que j'en comprends la moitié. C'est déjà ça, je peux quand même parler un peu avec elle.*

Céline : *Ah les cousins d'Paris sont rendus !*

Bénédicte : *Bonjour ma tante, vous allez bien ?*

Céline : *O va coume o-l-é m'né, chaptit*

Bernard : *Qu'est-ce qu'elle a dit ?*

Bénédicte : *Elle a dit « ça va bien merci »*

Bernard : *Je ne m'y ferai jamais à ce foutu patois charentais.*

Bénédicte : *Quoi de neuf ma tante ?*

Céline : *La Marguerite a vélé-t-à matin.*

Bernard : *Je ne savais pas qu'il y avait une Marguerite dans la famille. C'est qui ?*

Bénédicte : *C'est la vache.*

Bernard : *Ah d'accord.*

Bénédicte : *Ma cousine Mauricette n'est pas là ?*

Céline : *Non, elle est en Saintes à c't'heure.*

Bénédicte : *Enceinte ?*

Céline : *Oui, son patron l'a débauchée de boune heure.*

Bénédicte : *Enceinte ? Ça je m'y attendais pas.*

Céline : *Oui, elle est en Saintes mais elle ne va pas tarder à rentrer.*

Bénédicte : Qu'est-ce que vous en dites que son patron l'a débauchée de bonne heure ?

Céline : O l'é meux d'meime, coume thieu elle est jheune, elle peut n'en peurfiter

Bénédicte : Ah j'aurais jamais pensé que vous voyiez ça comme ça. Et ce patron, il est comment ?

Céline : Il est bein gh'entil. O-l-é sa malaisie qu'est pas bin baisante.

Bernard : Inutile de me traduire j'ai parfaitement compris. Sa femme n'est plus baisable et il se rabat sur ses petites apprenties. J'avoue que je ne m'attendais pas à ça.

Céline : Il est pas d'ithy thieul houme, il est dau Pays Bas

Bernard : Un Batave en plus. On aura tout vu ! Ils s'installent chez nous. On les accueille à bras ouverts et au bout du compte ils dévergondent nos petites charentaises qui sont des petites jeunes filles si bien élevées.

Bénédicte : Mais au moins il parle français ce monsieur ?

Céline : Pour sûr qu'i cause français mais à des mouments i cause en patouê.

Bénédicte : Il cause en patois ?

Céline : Oui en patouê et i zou cause-t-à pieine goule.

Bénédicte : A pleine goule un Hollandais ? Incroyable.

à **Bernard** : Toi, qu'est né à Rochefort tu connais même pas deux mots et lui il parle patois !

Tu devrais avoir honte !

Bénédicte : Il habite où ce monsieur ?

Céline : Il a une très belle maison à Saint-Million au ras d'Brizambourg.

Bénédicte : Une maison à cinq millions ? Les affaires marchent bien.

Mauricette arrive : Adieu ma cousine. O fait jholiment piassi d'avouère la visite des cousins d'Paris.

Bénédicte : Bonjour Mauricette, ça va bien ? Dans ton état le travail n'est pas trop dur ?

Mauricette : Le travail o va beun. Nout' patron est bin gentil. I me bise tous les matins.

Bernard : J'ai peur de comprendre. Il la baise tous les matins ?

Bénédicte : Non grand sot, il lui fait la bise.

Bernard : Peut-être mais il a quand même réussi à l'engrosser.

Mauricette : N'on rigole bin anveuc li. Il a un gros dare.

Bernard : Inutile de traduire j'ai encore bien compris. Le Batave est bien monté et ça plaît à ta cousine. Mais jamais je n'aurais pensé que ta cousine qui va à la messe tous les dimanches avait pu changer à ce point. Je tombe des nues. Les filles de la campagne c'est plus ce que c'était. Je ne les voyais pas du tout comme ça.

Céline à Mauricette : La Marguerite a vélé-t-à matin.

Mauricette : Oh jhe vais-t-aller vouère le petit bedet.

Céline : Ah xielle drolesse ! Jhe t'ai déjha dit cent fouès de pas aller dans l'éthyurie quante t'as tes argnagnasses. Peurdi, o fait teurner la crème.

Céline : Vouéla Arness qui rente de la rivière. Xiau drôle est teurjhou fourré tote la sainte jhornee auprès d'lève à teurher des d'mouéselles oub des poules de Pâques.

Bernard à sa femme : C'est qui cette Eve ? Tu la connais ?

Bénédicte : Ce doit être une parisienne en vacances.

Bernard : Lui aussi est obsédé sexuel comme sa sœur ? Si j'ai bien compris il passe sa vie à draguer les filles qui sont en vacances ici.

Ernest : Oh les cousins sont rendus ? Jhe rente pasqu'o mouille.

Céline : Grand-t-haïssabe ! Jhe t'ai déjha dit cent fouès de causer-t-en français quante les cousins d'Paris sont là. O-l-é pas compyiqué, bounes ghens. En français n'on dit pas « o mouille », grand sôtrat. En français n'on dit « i mouille ». « I fait biâ ». O-l-é-t-aisie tu remplace o par i.

Ernest : Oui meman

Céline : Alors les demouéselles ? Combin aneu ?

Ernest : Jh'en ai eu deux au tantôt. Elles sont belles mais pas-t-aisie-t-à prende.

Céline : Farceur. O-l-é bin sûr qu'elles s'laissent pas faire. Jhe t'ai déjà expyiqué. O faut les appeurher tout chaptit.

Bernard : Mais il est encore pire que sa sœur !

Céline : Et l'éve, coument é-t-ou ?

Ernest : O bronze, o bronze chaptit.

Bernard : C'est bien ce que je pensais, il va mater une parisienne qui se fait bronzer en bikini au bord de la Boutonne. Oh doux Jésus ! Quelle famille !

Bénédicte : Ma tante on va vous laisser, on a du chemin à faire.

Céline : Vous allez bin raster-t-à souper. Aneu jh'ai fait in bon fricot. Ine salade de garouille peur les drôles. D'aut'fouès le garouille o-l-étit peur la beurnaie des canets mais à c't'heure o-l-é peur les drôles. Mais jh'ai dau graton et i m'reste encouère in p'tit d'sauce de pire dau r'pas d'goraille. Jh'aviant fait le tuange dau goret la semaine darnière. Jhe peux faire otou-t-ine salade de cochets-t-à l'heule de calâs si toun houme-n-en veut.

Bernard : J'ai rien compris à son menu.

Bénédicte : Moi non plus mais c'est surement bon quand même.

Céline : Et jhai-t-encouère ine bouteille de vin mais jh'ai bin poure qu'i seye peuté. O-l-é l'vin d'nout vouésin Ramponneau. O-l-é la Rampounelle qui m'l'a donné, I zeu resté dau vin amprès les noces de leu feuille. Beurnard prendra bin-t-ine goulée d'cougnâ peur s'remonter l'thieur ?

Bernard : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Bénédicte : Elle nous a souhaité bonne route...

Bernard : Finalement ça n'a pas l'air si difficile que ça à comprendre ce patois...

Jean-Michel HERMANS

Lexique :

Grole : corbeau

Malaisie : épouse

Bedet : veau

Demoiselles : libellules

Poules de Pâques : hannetons

Le passage du futur Roi d'Espagne à Écoyeux en décembre 1700

Écoyeux est un joli petit village de Saintonge, au nord de Saintes, sur la voie romaine qui va de Saintes à Aulnay et Poitiers. En ce jeudi 23 décembre 1700, malgré le froid, la population s'est rassemblée en bordure de route, pour attendre un convoi composé de personnalités que l'on n'a pas l'habitude de voir en ce lieu : trois Princes de sang, accompagnés de deux hauts personnages de la Cour du Roi Louis XIV, et bien sûr d'une escorte. Car on ne sait jamais, si par le bon vouloir et la bonté de ces messieurs, quelques pièces de monnaie étaient lâchées ... Monsieur le Curé Rethoré est présent avec ses paroissiens, et c'est lui qui a écrit, dans le registre paroissial, un très beau reportage sur cet évènement.



Vestiges de l'Hostellerie de l'Écu. Le portail est toujours visible à la sortie du bourg d'Écoyeux

Les trois Princes de sang sont les fils du Grand Dauphin Louis de France (fils héritier de Louis XIV) et de Marie Thérèse de Bavière : Louis, Duc de Bourgogne, qui sera le père du futur Louis XV, Philippe, Duc d'Anjou (1), et Charles, Duc de Berry. Ils sont accompagnés des Ducs de Beauvillier et de Noailles. Paul de Beauvillier, Duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, a épousé en 1671 la seconde fille de Colbert. Mais la raison principale est un problème de succession, et c'est là où la petite histoire d'Écoyeux rejoint la grande histoire de la France et de l'Europe. Alors, avant de revenir à Écoyeux, rappelons les faits.

En France, donc, en cette année de grâce 1700, régnait Louis XIV. Ce sont ses trois petits-fils qui sont dans le carrosse. En Espagne régnait Charles II. Sans héritier, et sentant la mort venir, le 2 octobre 1700 il fit un testament dans lequel il demandait que Philippe d'Anjou, second fils du Grand Dauphin, devienne l'héritier du trône d'Espagne, à condition que jamais ne soient réunies les couronnes d'Espagne et de France. Charles II meurt le 1er novembre 1700, il sera le dernier Habsbourg régnant sur l'empire espagnol. Louis XIV est mis au courant le 9 novembre. Il hésite encore à accepter le testament car il sait qu'il risque d'y avoir un conflit, plusieurs héritiers potentiels réclamant le trône d'Espagne, et parmi eux l'archiduc autrichien Charles de Habsbourg.

Finalement le Roi accepte que Philippe d'Anjou prenne la couronne d'Espagne, ce qui entraînera un conflit avec les autres nations européennes qui se sentent menacées, conflit que les historiens appelleront « la guerre de succession Philippe », Duc d'Anjou Chef du Conseil des Finances en 1685, il devient successivement le gouverneur des trois enfants du Grand Dauphin. Il est donc normal qu'il fasse partie des voyageurs. Il est âgé de 52 ans. Anne-Jules, Comte d'Ayen puis Duc de Noailles à la mort de son père Anne de Noailles en 1678, fut nommé capitaine des gardes du corps, Gouverneur du Roussillon puis du Languedoc.



Philippe, Duc d'Anjou



Louis, Duc de Bourgogne



Charles, Duc de Berry

Mais ceci est une autre histoire. Revenons à notre petite paroisse d'Écoyeux. La foule commence à s'agiter, car on entend le bruit des sabots des chevaux sur la chaussée qui avait été rénovée pour l'occasion. Donc je passe la parole à Monsieur le curé, qui donne déjà le titre de « Roy » au jeune Duc

d'Anjou, alors âgé de dix-sept ans seulement, en route pour l'Espagne. C'est devant l'Hostellerie de l'Écu que « le Roy a disné en son carrosse ». Monsieur le Curé a noté avec beaucoup de détails la place des convives à l'intérieur du carrosse, selon une étiquette très précise. « (Le Roy) occupait le derrière avec Monseigneur le Duc de Bourgogne à sa gauche son frère aîné, et au-devant du carrosse Monseigneur le Duc de Berry (son autre frère) tenant la droite, Mes Seigneurs les Ducs de Beauvilliers et de Nouailles à ses costés à la gauche ». Si Monsieur le Curé s'est approché si près de ces Maréchal de France en 1693, il fit campagne en Catalogne et en Cerdagne. Il est âgé de 50 ans. Louis, Duc de Bourgogne Charles, Duc de Berry Alors pourquoi cet équipage, qui venait de Versailles et était passé par Saint-Jean d'Angély, allait-il s'arrêter dans cette petite paroisse d'Écoyeux ? Pour dîner, pardi ! éminents personnages, c'est certainement pour solliciter une aide financière en faveur des ayants-droit « de pauvres gens » de la paroisse de Sainte-Même « qui avoient esté ensevelis sous la chute d'un mur de jardin situé vis-à-vis la porte de l'ancienne auberge de Saint Louis du mesme bourg ». Sainte-Même est un village situé à environ 5 kms d'Écoyeux en direction de Saint Jean d'Angély. Et Monsieur le Curé donne le détail des sommes distribuées généreusement par le futur Roi. « Il fut délivré manuellement à la veuve de Barthélémy Néron dont l'extrait de sépulture est à la fin de la page précédente, la somme de vingt trois Louis d'or de treize liars pièces, et pareille somme fut délivrée à son gendre, et quatre Louis

d'or du mesme prix à un homme de Sainte-Même d'où ils estoient tous trois, et un nommé Duret de ceste paroisse eut huit Louis d'or du mesme poids ».

A la page précédente du Registre, le Curé a en effet noté que « le mardy jour de Saint Thomas et vingt et unième jour de décembre 1700 fut ensépulturé dans le cimetierre d'Escoyeux par moy soussigné le corps de Barthélémy Néron, âgé de soixante ans ou environ, sa profession écardeur de laine, habitant de la paroisse de Sainte Même, 4 époux de Jeanne Bégusseau, le dit deffunt tué sous les ruines d'un mur vis-à-vis l'auberge de Saint Louis... ».

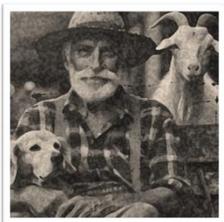
Le Curé nous apprend que cet homme travaillait sur ordre du Roi pour « rendre les chemins viables pour le passage du Roy d'Espagne et de sa maison ». Pour rendre les chemins praticables, on avait fait venir des personnes de Sainte Même, et certainement aussi des paroisses environnantes (Brizambourg, Saint Hilaire de Villefranche, Bercloux, Nantillé). Cela faisait partie des corvées auxquelles étaient astreints les paroissiens, pour le compte du Seigneur local ou même pour le compte du Roi. Barthélémy Néron n'a pas eu de chance, mais il était logique que sa veuve perçoive une indemnité. Le curé ne nous le dit pas, mais les voyageurs ont dû repartir après avoir « dîné ». Je rappelle que, sous l'Ancien régime, le dîner était le repas de midi, le soir c'était le souper. Venant de Saint-Jean d'Angély (à quinze kilomètres environ), les convives se sont simplement arrêtés, sur le coup de midi, c'était une étape prévue pour reprendre des forces.

Le passage de tous ces grands personnages a constitué un événement important pour la petite paroisse d'Écoyeux, et le Père Vicairé Rethoré nous en a fait un excellent reportage. (1) Philippe V d'Espagne, second fils du Grand Dauphin, naquit le 19 décembre 1683 au château de Versailles. Après être monté sur le trône d'Espagne, il épousa Elisabeth Farnèse, avec laquelle il eut plusieurs enfants dont Charles (Charles III d'Espagne) et Ferdinand (Ferdinand VI d'Espagne). Il mourut le 9 juillet 1746 à Madrid. Le Roi d'Espagne Juan Carlos en est un descendant direct.

Maît' Piârre.

Armand, sa bique et son cheun

Dans la coumun' de Buffeajhasse, vous zou avez appris m'en doute ? Armand est pu qu'tout seul dépeu qu'il a peurdut sa bourghouèse. Tout seul ? Pas tout à fait, o z'y rest' in' veill' bique d'sa défunte femme. (O lé pas tout à fait la même chouse quand même). O la biâ passer dau mond' chez lî qui v'nant z'y rend' visit' mais o rempyace pas, et dépeu thièque temps, il est pu à la question et o lé pu l'mêm' oum.



- Comment s'fait-ou qu'o lé moué qui seu pas parti l'peurmier dans thiett' affair' ?

Non seulement, il avait perdu sa boune aimée mais pu fort que thieu, o lé li astheur qui d'vait far' marcher la boutique. Pu d'temps p'rr aller à la chasse ! I d'vait ranger la souillarde, passer l'balai su la sole, sincér in'foué p'rr mois coum sa Jharmaine z'y avait conseillé su son lit d'mort ... Il a dû apprend' à far' la thieusine, far' la bujhée, s'othiupé dau chat Zimmit en z'y copant dau mou à p'tit morçat, rapport à c'qu'il a pu d'dents, donner à mangher aux poules et far' d'la misaill' p'rr les canets. Et jh'm'en vas m'arrêter là tè ... pacqu'à la fouère de Rouilla jh'y s'rait encoère à far' tout'mes éculubrations ...

- Hureus'ment qu'jh'ai encoère mon p'tit cheun p'rr m'teni compagnie qu'o dizit Armand.

En vouèlà, in bon sarviteur ... Tabailaud était d'la race de cheun de chass, coum o s'en fait pu. L'année darnièr', la veille d'in' fouèr' de Matha, Armand a baillé son troupeau d'biques à un dénoumé Seguin . Troc, p'rr troc. Li en échang', i z'y doune in feurmaghe chaqu'semaine et des nouvelles de ses biques. Armand était putout d'la rac' des mélancoliques et il en avait gardé ine, Bianchette, en souv'ni d'sa défunte femme. O l'était la pu veill' dau troupeau (sa grand-mère z'y en avait fait cadeau p'rr son mariaghe). Et, quant-y z'y tirait les r'meuils, in'foué tous les deux jhours, p'rr avouèr dau lait, o l'fazait brailler, o z'y fasait penser à sa Jharmaine. A zou fasait si beun, assi su son tabouret !

- Comment s'fait-ou qu'o lé moué qui seu pas parti l'peurmier dans thiett' affair' ? Armand s'en r'mettait pas.

- Dimanche en huit, o f'ra in' année qu'la beurghouès' est partie. O lé décidé, jh'irais su sa tombe z'y porter un bouquet d'fyeur avec mon cheun et la Bianchette.

- Jh'mé fou pas mal de souvouèr c'que l'mond' n'en dirant.

Tabailau li, s'demandait beun quand i r'patiriant à la chasse avec son maît'. O lé pas qu' Armand était l'meilleur chasseur dau canton parié mais o fazait in'occasion p'rr s'prom'ner et pren' l'air. A chaqu' côr qu'Tabailau levait un Yève, son maît tirait à couté, à creire qui zou fazait-à l'esprés, pensait Tabailau.

De son coté, Armand s'disait :

- Si jh'tue thieu yève, après quoué mon cheun va-ti courrir amprès ?

O z-y fasait piézit d'vouèr thieu cheun s'douner autant d'mau p'rr li. O lé vrai peur sûr, qu'Armand aimait beun son p'tit cheun. I disait souvent :

- Jh'aime bin ma Jharmaine, o lé vrai, jh'aime bin ma Mémaine, mais jh'creis beun que jh'aime encoère meu mon p'tit cheun ...

Dans la coumune, on voyait jhamais Armand sans son cheun et on voyait jhamais Jharmaine sans sa bique. O l'était décidé : Armand ameu'ra la Bianchette au cimentière dimanche et i l'enmeun'ra son cheun otou ! P'rr l'occasion i cueill'ra thièqu' cochets sur les tomb' avant qu'les défuntés les attaquant p'rr les racin', pac'qu'dépeu qu'la coumun est « terre seine », o y a pu qu'la qu'les pissenlits sont sans trait'ment chimique et si parait qu'le pissenlit olé bon p'rr la santé. Zeu racines sont anti-occident et si p'rr hazard, o pouvait êtes otou anti-sot, Armand s'décit qu'o z'y soulagré la constitution. Si vous passez p'rr la Coumun de Buffajheasse, vous avez qu'à cheurher les crott' de bique, pac'que vous vous en doutez, là où o-y-en a, Armand z'y a passé. L'mare de la coumune lî, le seugue toute la jhounée en cheurchant les crott' de la Bianchette p'rr souvouèr vour qu'sont saquées les morilles à la saison. Thieu sot d'mar', toute la coumune l'avant baptisait « P'tit Poucet ». (Mé y-zou sait pas) Les crottes de bique à la Jharmain' font asteur office de GPS dans la coumune. GPS : **Guide P'rr les Sots**

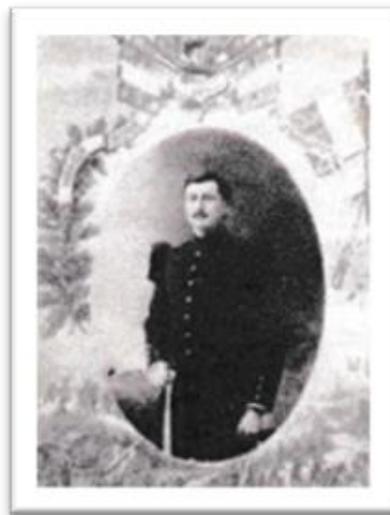
O n'arrête pas l'progrès !

Le Fî à Feurnand

La Grande guerre en vélo

Lors de la mobilisation du 2 août 1914, mon grand-père Raymond Egreteau a rejoint, à 20 ans, le 107^{ème} régiment d'infanterie caserne Saint Roch d'Angoulême avec le beau vélo qui lui été offert pour avoir réussi son Certificat d'Etudes Primaires, passé le 16 juillet 1907. Lorsqu'il est arrivé, ils l'ont flatté, lui ont dit qu'il avait un beau vélo, et lui ont demandé de le garder avec lui pour partir sur le front de l'Est quelques jours plus tard.

Et c'est comme cela, qu'il s'est trouvé à faire la liaison en vélo, entre les bataillons, jusqu'à ce jour du 8 septembre 1914, où à Chatelraoud (Marne), il reçut une balle de mitrailleuse allemande dans le genou. Il passa le reste de la guerre, trainé d'un hôpital à l'autre à travers la France.



La balle ne fut extraite que neuf mois plus tard, et bien entendu, il en garda la jambe raide. Il eut droit alors, comme nombre d'autres estropiés et gueules cassées de la grande guerre, à un emploi réservé dans les administrations. Lui, à son retour, est entré aux ateliers de la SNCF de Saintes, car les métiers de vigneron, forgeron, maréchal ferrant ...étaient devenus trop fatigants pour lui. Il a bien eu, une petite pension tout le reste de sa vie, mais son beau vélo, ne lui a jamais été remboursé par l'Etat Français. Si vous connaissez quelqu'un de bien placé, qui puisse faire quelque chose à ce sujet. SVP, faites-le moi savoir.

Joël LAMIRAUD

On se marie à Saint-Chafouin – Episode 6

MAIGRISTIN POURSUIT SON BUT

- Et de deux ! dit Marie Maigrustin en rejoignant son époux sous le hangar où il coupait du bois.
- O y'est ? O l'a marché ?
- O pouvait pas aller meu ! Jh'ai ine lettre de Mariette fixant un rendez-vous à La Rochelle p'rr samedi en huit, à onze heure et demie, et jhe seu chargée d'écrire thielle de Valérie.
- Coume de beun entendu a s'cachant l'ine de l'autre ?
- Coume de jhuste !
- Et lavoure est-ou qui d'vant s'trouver ?

Mariette s'ra darrière le monument aux morts.

- Drôle d'endret ! dit Maigrustin en riant ...
- ... et Valérie devant la Grousse Horloge, aux pieds de l'Amiral Duperré.
- Bon ! Jhe m'en vas trouver François. Va écrire la lettre p'rr la Lénigrate.
- A s'ra prête quand tu t'en r'torn'ras.

François réparait une chambre à air de bicyclette quand Maigrustin arriva chez lui.

- O l'é pas la compagne qui t'ghin-ne moun'émit, dit-il en entrant dans la grange.
- O changhe pas coum' tu voués ! ...
- Jh'ai dau nouvia p'rr toué, dit Maigrustin en baissant la voix.
- Mon père est pas là, tu peux causer tranquille. I n'en a p'rr in moument, i l'est parti s'faire coper les ch'veux. As-tu r'çu thièque chousse ?

- Jhe t'apporte ine lettre.
- L'as-tu là ?

Maigrustin lui tendit la lettre de Mariette. François rougit violemment. Puis il prit l'enveloppe, l'ouvrit et lut. Son visage s'éclaira.

- Mon vieux Pierre, jhe tente ma chance. Ine drôlesse me doune un rendez-vous. Jhe m'en vas y'aller. O lé t'à La Rochelle, ine ville qui m'a teurjhou conv'nu. Thièque chouze me dit que tout ira beun.
- Puisse-tu dire vrai, pensa Maigrustin, amprès tout, qui vivra vouèra ... et il ajouta tout haut cette fois : O lé d'maghe que toute la cour seye pas à vous aut's. et la maison ... O s'rait peurtant in coin tranquille éthi.
- Et oui ! soupira François, mais o lé pas nout' aut qui zou chang'rons.
- Sait-on jhamais ...
- Coubeun te dets-y, Pierre, p'rr la peine que tu t'es dounée p'rr moun' affaire ?
- Jhe r'caus'rons d'thieu pu tard. Jh'avons le temps ...amprès la noce.
- Coume tu vauras.
- En revenant chez lui, le secrétaire de mairie rencontra le père Baudru.
- Bigre o l'était temps p'rr qui m'trouves pas avec François, o lé vrai qu'jh'arais trouvé ine raison ...

Et il aborda le père Eugène.

- Jhe seu ben content de vous vouère. Jh'ai affaire à vous. O m'arait enneuyé d'aller chez vous pasque François y'arait p'têt' beun été.
- Ah ! répondit Baudru simplement.
- Oui, o y'a dau nouvia. Passer don à la maison dans n'in moument jhe vous f'rai vouère ine chouze qui vous interess'ra.
- Ine lettre ?
- Que l'journau m'a dit d'vous transmettre.
- Entendu, jh'arrive ...

§§§

- Marie ! Marie ! ... et lavoure est-elle asteure ? Et Baudru qui va v'ni. Elle arriva enfin.

- Et qu'as-tu don, l'feu est-i à la baraque ?
- As-tu écrit thielle lettre, vouèlà Ughène qu'arrive ... Il a point été long ... Jhe l'entends qui rabale ses bots.
- La vouèlà.
- Merci. Va dans ta chambre. Te fais pas vouère, i l'ouserait pas entrer. Marie était à peine partie quand le père Baudrut apparut.
- Fi d'la mère, vous avez pas été long ! O s'vouet qu'l'amour vous travaille. Mais jh'voux point vous faire lan-yi longtemps. La vouèlà vout'lettre. Baudru tremblait tant qu'il ne put parvenir à ouvrir l'enveloppe sans en déchirer un peu. Quand il eut retiré le papier qu'elle contenait, il aperçut « qu'o l'était écrit trop fin et qu'il avait point ses lunettes » ...
- Vouèlà don c'qu'est maladret d'pas zi vouère kiair. Li m'don c'qu'o y'a d'sus.

Et comme Maigrustin, pourtant impatient de savoir comment Marie s'était acquittée de sa tâche de secrétaire, esquiva un geste de refus, par discrétion, Eugène lui dit :

- Mais si ! Mais si ! Es-tu pas aussi beun au courant que mé. Tu sais beun que jh'ai pas d'segret p'rr toué.

Maigrustin prit la feuille et lut :

« Monsieur, Comme vous, je suis un cœur à peine, avec nos deux solitudes, nous pourrions peut-être construire un bonheur. Si vous voulez bien, venez me retrouver à La Rochelle, le samedi 17, à 11 heures trente, au pied de la statue en face la Grosse-Horloge. Un cœur à prendre. »

- Eh beun ! pensa Maigrustin, o s'voué qu'a lit les feuil'tons et il retenait avec peine son envie de rire. Sacré Marie va !

Heureusement, le père Baudru, trop ému ne pouvait pas voir ce que l'attitude du secrétaire pouvait avoir de bizarre. Il avait hâte d'être seul chez lui pour pouvoir lui-même relire cette lettre et rêver tout à son aise au rendez-vous où il serait attendu.

Quand il fût parti, Maigrustin eut comme une appréhension.

- Astheure, la machine est en branle. Peurvu qu'à s'arrête pas.
- Jhe serais beun curieuse de vouère coument qu'o va s'passer à La Rochelle, dit Marie, qui avait guetté le départ du père Baudru. Si o torne mal, jhe s'rons dans d'bias draps.
- Jh'arons reun à nous r'procher. Est-ou pas faire ine boun action que de v'ler raccrocher dau monde fâché dépeu un sièque et d'mie ?

L'EMBARRAS DES BAUDRU ET DES LENIGRAT

Assis de part et d'autre de l'immense cheminée, dans la pièce qui fût la salle à manger des moines du Prieuré, François Baudru et son père regardaient danser la flamme, l'esprit ailleurs. A leurs pieds, Tambelle, la chienne de chasse et Fidèle, la chienne de berger, dormait mes pattes enlacées. Tous deux étaient préoccupés, et comme chacun avait des soucis personnels, aucun d'eux prenait garde à l'attitude singulière de l'autre. Déjà le repas s'était écoulé en silence et maintenant encore, tous deux demeuraient silencieux.

- Coument, mé qui sort jhamais, vas-y faire p'rr apprenre au drôle que jh'vaux m'en aller à La Rochelle ? ... I va s'demander quelle mouche me pique aneu, se disait le père avec anxiété. Peurtant, o coumince à êt' temps d'se décider. Jhe sons aneu minc'redi et thielle m'attend sam'di ...
- Coument vas-y dire à mon père que jh'vas sam'di à La Rochelle, se disait le fils. Jh'ai point l'habitude de m'en aller en s'maine, surtout p'rr ine jhornee, et pis, jh'avons coucouèr' de l'ouvraghe... Si la couvraille est faite, les jhouterabes rentrées, jh'avons pas encouère lavé les barriques dépeu qu'le vin a été vendu ... Ma foi tant pis. O faut s'décider. Jh'vaux pas qu'thielle drôlesse aille m'attende p'rr reun.

Et le plus naturellement de monde, il se déclara :

- Si parait qu'o y'a un bia match de catch , le 17, à La Rochelle, un match coume o s'en ai jhamais vu dans la réghion ...
- Le 17 ?
- Ça y est ! Pensa François. Tout est foutu ! Mon père a thièque chouze de prévu jhustement p'rr thiette jhornee... et presque timidement, il ajouta.

Oui, le 17, o l'est un sam'di, le match coumince aussitout fait collation et y dure jhusque vers cinq heures.

Le père Baudru sentit que le ciel lui venait en aide.

- Peurquoé don ériais-tu pas zou vouère té qu'o t'interesse si beun ? Le « drôle » en fut « tout ébaubi » ...
- Ah ! beun thieu p'rr hasard. Si jh'm'y attendais ... se dit-il.
- Et puis, o y'a beun longtemps qu'jh'ai pas mis les pieds à La Rochelle, pas dépeu la yerre de 14. Jhe serais pas fâché de y'aller faire in tour moué tout.
- O manque pu qu'thieu, pensa François.

Avec les progrès qui fait, o m'étonnerait pas qui veuille aller au match. Me vouèlà dans n'in jholi garet.

Mais il fut vite rassuré ...

- Seulement, jh't'aveurti tout d'suite, reprit le père, tu m'emmeun'ras pas vouère ta saloprie. Quand jh'arriv'rons là-bas jh'érons chacun de nout' coûté et jhe nous r'trouv'rons à l'heure de nous env'ni.
- Coum tu vauras, répliqua François, qui avait envie de crier sa joie.
- Y'érons-nous p'rr l'autobus ?
- Et à qué sarvirait-ou d'avé ine traction ?
- T'as b'raison, répondit Eugène. O nous fera partit d'éthi moins d'boune heure et jh'rons tout d'même rendus là-bas p'rr déjhuner.

Jhe zi s'rons même rendus avant, s'o l'arrive reun.

- O vaut meu arriver là-bas in p'tit pu d'boune heure ... O faut pas qu'tu rates le match.

Enchantés l'un de l'autre, les deux hommes se décidèrent d'un commun accord d'aller se coucher. Chacun soulagé d'un grand pas, voulait rêver tout à son aise à cette journée si importante à leur avenir à tous deux.

§§§

Le gêne qui avait toute la soirée régné sur la partie du Prieuré occupé par les Baudru semblait être maintenant tombée sur l'autre partie, celle occupée par les Lénigrat.

Pendant quelques jours, les deux femmes avaient essayé chacune de se trouver une raison pour faire le voyage de La Rochelle.

Elles ne savaient plus quoi se dire.

La mère, sans doute la plus bavarde, rompit le silence.

- Est-ou pas d'main la nouvelle lune ? O s'peurait beun que l'temps changhe.
- La lune a d'l'influence sus tout en effet. Répondit Mariette ... Et comme elle ne perdait point le Nord, elle ajouta : si paraît qu'la mer, ou putout qu'les marées, sont coumandées p'rr elle.
- Et dire remarqua Valérie, qh'jh'ai vu la mer que deux cots dans ma vie, à La Rochelle, o y'a déjhà ben longtemps.
- Jhe y'ai point été pu souvent.
- Oui, mais tu as vingt-cinq ans moins qu'mé ...
- Qué tout qui nous empêche de y'aller faire un tour ?
- Jh'avons point grand chouze à faire de thieu temps ...
- Jhe peurions y'aller le jhour de la fouère de Saint-Jhan.
- Quand tombe-t-elle ?
- Samedi prochain.
- Et l'combeun est-ou thieu ?
- Samedi prochain.
- Et l'combeun est-ou thieu ?
- Le 17.
- O lé t'ine boune idée, jhe peurions y'aller p'rr l'autobus.
- Bon, se dit Mariette, mais là-bas, coument f'rai z-i p'rr me débarrasser d'elle vers 11 heures ?
- Coument peurais-i rester toute seule devant thielle Grousse Horloghe, pensa Valérie. Oh ! l'Bon Yeu vinra à mou'aide et amprès, si o marche beun, jhérai faire brûler un ciarghe, mais pas à La Rochelle, i d'vant coûter pu cher qu'éthi.
- Jh'la f'rai marcher toute la matinée p'rr beun la vasser. A vaura se r'pouser et jh'peurai m'échapper, résolut Mariette ... Et c'est ainsi que

sans beaucoup de difficultés fut décider le voyage au chef-lieu du département.

LE DEPART DES LENIGRAT

Depuis plus d'une demi-heure, Valérie Lénigrat et Mariette attendaient l'autobus. Toutes deux étaient en grande toilette. Mariette étrennait un manteau jaune paille qui lui allait à ravir. Ses bas nylons mettaient en valeur ses mollets bien faits et des souliers à hauts talons complétaient son élégante silhouette. Comme la veille elle était allée chez le coiffeur, on pouvait dire que, pour aller se présenter à un fiancé éventuel, elle était à son avantage. Pour Valérie, tout n'avait pas « marché comme sur des roulettes ». Lorsqu'elle avait, deux jours plus tôt sorti son manteau du « cabinet » : ce manteau qu'elle avait étrenné douze ans plus tôt pour le mariage de Maigrustin, elle avait eu une terrible émotion. Une dizaine de mites s'étaient envolées ! Heureusement, il n'y avait pas eu « trop d'agats » ... et une journée au grand air en avait fait à peu près disparaître les plis. Son chapeau par contre, était en moins bon état ; elle avait dû le retirer du cabinet où il se trouvait coincé entre un parapluie, le melon de son pauvre défunt mari et une boîte contenant des souliers. Les cerises qui l'ornaient été presque aplaties.

- Sus ma tête, i r'prenra sa forme, et p'rr les ç'risés, après tout, peursounne sara s'o l'a pas été fait à l'esprès, avait-elle dit avec philosophie.

Mais, quand le matin du départ, elle avait voulu se chausser, la difficulté était devenue critique.

- Des souyers tous neus ! remarquait-elle, jhe les ai pas portés dépeu ta première communion, Mariette ... astheur, jh'peu pu rentrer d'dans.

A force de travailler, elle avait tout de même fini par les mettre.

- Jhe s'rais point benaise, mais ma foi, in cot n'est pas coutume.
- Qué t-ou qu'tu diriais si tes talons étiant aussi hauts qu'les meuns, répliqua sa fille en levant les épaules.

Elles étaient parvenues, malgré tout, à être prêtes bien avant l'heure.

§§§

On perçut au lointain bruit de klaxon, celui du car selon toutes probabilités.

- O lé pas trop tout ! dit Mariette.
- Oh ! grand malheur ! dit Mariette.
- Oh ! grand malheur ! s'écria Valérie.

Jh'ai pas songhé à feumé en kié la porte de la thieusine et o l'a d'thieu temps ine roulotte de beurdandins derrière la Garenne ? Cours-y vite avant qu'l'autobus arrive. T'aras p'têt' beun le temps d'êt' rendue en te dépéchant ...

Cinq minutes plus tard, l'autocar était là, mais pas Mariette. Heureusement, on l'apercevait de l'aut' côté de la Grand'Place.

- Dépêchez-vous à monter la mère ! Nous sommes pressés, nous avons du retard à rattraper, dit le chauffeur.

Valérie monta son pied sur le marchepied et ne monta pas.

- Attendez ! Attendez ! O y'a ma drôlesse qu'arrive, elle et tout. Allons cours don Mariette, cria-elle, tu vouès beun que tu r'tardes le monde.

La pauvre fille allait aussi vite qu'elle le pouvait mais ses hauts talons l'empêchaient de courrir, et les pieds lui tournaient presque à chaque pas.

Le chauffeur murmura des paroles indistinctes alors que la mère grognait toujours :

- S'a l'était meü chaussée et tout, mais o faut teurjhou seugre la deurnière mode, sans thieu o l'était pas.

Toute essoufflée, Mariette arrivait.

- O t'apprenra à t'agh'ter des échasses pareilles !
- Allons, dit le chauffeur impatienté, montez donc vite. Vous vous expliquerez demain.

Les deux femmes se hissèrent dans la voiture.

- Deux billets p'rr Matha !
- 160 francs.

La Lenigrate tendit un billet de cinq mille.

- Vous n'avez pas la monnaie ?

- P'têt' beun que si, répondit Valérie. Et elle se mit à fouiner dans son sac d'où elle sortie successivement son mouchoir, une glace cassée, un vieux billet de chemin de fer départementaux, un chapelet et deux pièces de dix centimes trouées.

- Tant pis, vous paierez en arrivant à destination dit le chauffeur mais une autre fois pensez que vous devez faire l'appoint ...

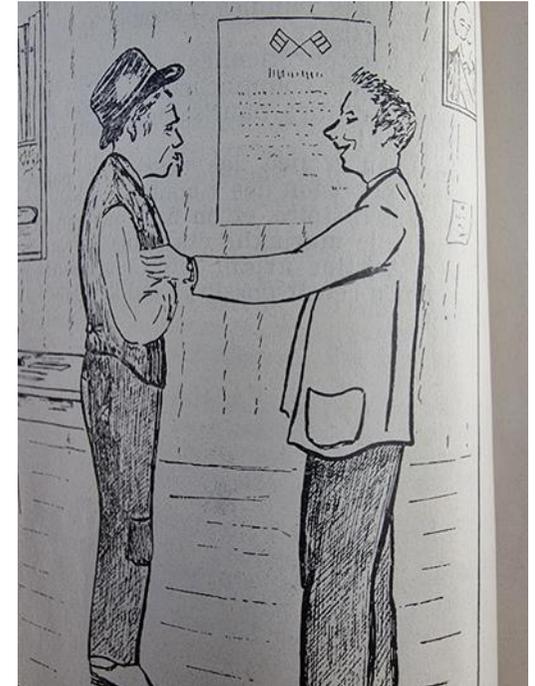
C'est ainsi que les dames Lenigrat partirent vers leur destin.

LE DEPART DES BAUDRU

Ce matin-là, Eugène Baudru s'était réveillé vers trois heures ; il s'était levé avait son pansage et était venu réveiller son fils.

- Voyons, si tu vaux que jh'nous en aillions d'bonne heure, o-lé pas l'moument d'lambiner. Qu'é t-ou qu'tu attends p'rr te l'ver ?
- Et quelle heure est-ou don ?
- Est-ou qu'tu rêves ? D'habitude, en nous l'vant à cinq jhe sons prêts à sept, aneu jh'allons pas dans les champs, jh'avons pas moéyen d'êt' prêts à huit ? O lé pas coume si jh'prenions l'train.
- Oui. Mais o faut que jh'me débarbouille et que jh'me raze. Jh'en ai p'rr un moument.
- Qué t-ou qui t'empêche de coumencer tout d'suite ?

Euhène Baudru revint à la maison en maugréant et se mit à faire le café. Sa bonne humeur revint de suite.



- Jhe sens qu’o va marcher, se disait-il. Et thiau paure sabia qui va vouèr dau catch ... Ah ! si jh’avais soun aghe ... Ppeurtant aneu jhe m’sens rajh’r’zi d’vingt ans ...
- Lorsque François pénétra dans la pièce, une demi-heure plus tard, il trouva son père à table devant une assiétée de gigouri. Il prit place à ses côtés.
- Té, remarqua-t-il tu manghes pas d’ail à matin. Es-tu pas d’boune mâche.
- Et si mais jh’ai pour d’avouère le thieurasson en vouèture.
- O s’rait b’le premier cot d’ta vie.
- Le premier cot ya d’avant ! Qué t-ou qu’tu t’es mis su la tête o l’essame ?
- O lé hier qu’en m’copant les ch’veux Arnest m’a mis d’l’odeur.

Puis le silence tomba.

Le déjeuner terminé alors François rejoignait sa chambre afin de faire sa toilette, le père Baudru se mit à rassembler les objets ‘p’rr faire la barbe ».

Du tiroir de la commode, il retira son rasoir, un souvenir rapporter de l’autre guerre, un blaireau auquel il manquait à peu près la moitié des poils mais qui se trouvait entouré de multiples brins de fils et de laine, un savon au trois-quarts usé. Après avoir retiré le rasoir de sa gaine, il se mit à le repasser lentement, soigneusement. Quand il le jugea en état de servir, il prit une assiette dans la commode, la remplit d’eau, voulut répartir avec le blaireau la mousse savonneuse sur son visage. Les poils du blaireau se détachèrent les uns après les autres.

- Beurnocio ! ... mais les teignes avant manghé thiau l’instrument ... o y’a peurtant pas longtemps qu’jh’m’en sers ... L’avais-y pas aghtë à la première fouère qu’o l’éyut à Beauvais après la Libération ... Si jh’me marie, jhe voué qu’o faura que jh’me r’monte à neu, m’en doute ...

Quand il fut rasé, débarbouillé, peigné, quand il eut passé sur son visage un peu d’eau-de-vie en guise d’eau de Cologne, il voulut changer de vêtements.

Pendant un quart d’heure, en chemise, il chercha dans tous les recoins de la cuisine et de la chambre.

- Lavoure est-ou thiau bouton d’col ? Dépeu thienze ans qu’jh’me seu pas hab’yé, o lé t’impossib’ye de mett’la main d’sus. O faut peurtant que jh’prenne ine cravae aneu. Encore hureux qu’à seye pas copée des teignes ... Jh’ai point fini d’ét’ beunaise avec thieu autour de mon cou. Oh ! et puis jhe f’rai t’étention à pas trop r’muer.

La difficulté résolue, le père Baudru enfila son pantalon de son costume de noce. Bien qu’il ne soit pas bedonnant, il ne parvint pas à boutonner la ceinture. Il s’en fallait de trois centimètres pour que les deux côtés se rejoignent. Il réfléchit :

- Jhe m’en vas mette un bout d’ficelle p’rr zou allonger. O march’ra tut d’même. Mon p’tit ghilet et mon pant’lot la cach’rant.

Hélas ! C’était facile à dire ! Si pour le petit gilet il n’y avait pas eu de difficultés, le brave homme s’aperçut avec desespoir que le veston, il ne pouvait faire joindre le bouton et la boutonnière du haut.

- Jh’ s’rai t’obighé de teurjhou t’ni ma main d’avant moué, ou ben mon chapia ... Et puis, o m’doun’ra t’ine cont’nance pasque jhe n’sais jhamais c’que faire de mes mains. P’rr les souyers, jh’arai hureusement pas d’enneu. O y’a pas encore beun longtemps que jh’les ai portés.

Dans sa hâte, il serra un peu trop l’un des lacets qui cassa.

- Et dire que jh’en ai pas de r’change, mais jh’m’en vas coper l’aut’ en deux. I s’rant pas assez longs amprés cot p’rr aller jhusqu’en haut mais si o baille in p’tit mes bas d’thiuloes zou cach’rant. A sont assez longues.

François, prêt lui aussi, n’avait pas eu d’ennui de ce genre. Il avait, lui, « l’habitude de s’beuiller en dimanche ».

Les deux hommes se dirigèrent vers la grange où la « traction » astiquée la veille, brillait comme si elle eut été neuve.

Puis ce fut le départ de Saint-Chafouin-sur-Anteine.

Norinne CHABEURSAT

Un petit bonheur au fond du seau

Nous sommes en juillet 1974, il y a tout juste cinquante ans. Il fait chaud, l'été bat son plein et les blés sont juste récoltés. Les moissons ont été bien meilleures que l'année précédente, selon mon père. Mes parents sont paysans, vigneron et cultivateurs, petits propriétaires dans une petite commune du pays-bas Saintongeais. Toute mon enfance, j'ai le souvenir de les avoir vus très affairés, si ce n'était pas pour les besoins de la ferme, c'était pour l'organisation de festivités dans le village. Mais ce samedi 13 juillet, il n'est pas question de travailler aux champs ou dans les vignes ou encore de passer du temps pour la commune, c'est un jour de fête dans la famille : mon parrain se marie.

Et moi, je suis chez mon oncle et ma tante, j'y passerai la journée et la nuit. Je suis un peu triste ...

A l'âge de huit ans, je vais coucher ailleurs que chez moi pour la première fois. Depuis plusieurs jours, je m'étais fait à cette idée de ne pas aller au mariage. Je venais de subir une opération chirurgicale et le médecin de famille avait jugé que mon état de santé était trop fragile. L'opération s'était déroulée correctement au dire du chirurgien mais trop récente pour me laisser prendre le risque de participer à ces festivités. Le risque de quoi, je vous le demande bien ? Mes parents ne voulaient-ils pas plutôt être tranquille ? Cela ne donnait-il pas un prétexte à ma tante qui allait me garder, de ne pas aller à ce mariage ? Elle détestait les mariages, quelques années plus tard, elle ne viendra même pas au mien. J'étais fait prisonnier entre une opération trop récente et la décision de ces adultes qui ne m'ont pas demandé mon avis. Il ne me semblait pas avoir émis d'opposition mais, sans pleurer, je ruminais dans mon coin.

Quelques jours plus tôt ...

- L'opération s'est bien passée !

Revenant des ténèbres, sortant difficilement de mon anesthésie générale, entre nausées et maux de tête, ce sont les premières paroles que j'ai entendues : l'opération s'est bien passée. Un tiraillement sur le côté droit en prime et un bouillon de bœuf avec un peu de vermicelle comme seul repas sur ma table de

chevet. C'était le premier repas depuis quarante-huit heures de diète imposée et avant mon passage sur le billard ... L'opération s'est bien passée, entendais-je donc.

- Elle est là ! dit fièrement un homme que j'ai du mal à identifier, il ressemblait à un porteur de flamme olympique.

Elle est là, qui ou quoi ? Au bout de son bras qui sortait d'une manche de blouse blanche retroussée, le chirurgien brandissait une fiole contenant un petit bout de moi baignant dans le formol.

- Beurnocio ! sans être capable d'exprimer quoi que ce soit, je grimaçais par dégoût.

C'était ainsi autrefois, le chirurgien présentait le fruit de son travail, comme le fait aujourd'hui le mécanicien pour notre automobile afin d'apporter la preuve qu'il vient de changer une pièce usagée. Pour mon cas, point de remplacement, juste une ablation qui, si elle n'avait pas eu lieu aurait pu m'être fatale.

Huit jours après une semaine passée à la clinique à me faire chouchouter, je rentrais donc à la maison où je savais que je n'aurais sans doute pas la même qualité de traitement. Non pas que je vivais dans une famille peu aimante mais plutôt très occupée par la gestion de la ferme. Entre la préparation des moissons, les « pions » à aller chercher, la « beurnée des gorettes » à préparer, les vignes à fauciller, la fête du 14 juillet au village qui arrivait bientôt, les betteraves à éclaircir, les vendangeurs à recruter, bref, ... j'étais devenu un souci supplémentaire à gérer qui tombait bien mal en cette période de l'année. En plus, ce mariage en juillet ... autrefois à la campagne, les mariages avaient lieu en décembre car il y avait moins de travail, la nature étant au repos.

Je l'avais bien compris, à ce mariage je n'irais pas. La mariée n'étant pas du village, la noce se passera ailleurs. Je ne profiterai même pas du cortège et des klaxons. Mon parrain, Jean-Claude et sa jeune épouse passeront me voir dans l'après-midi m'a-t-on promis. C'est sympa mais « o rempyace pas ». Je n'avais qu'une seule occasion dans ma vie d'assister au mariage de mon parrain et je n'y serais pas. C'est comme pour un sportif de haut niveau, toute proportion gardée bien sûr, et qui s'entraîne toute l'année pour une épreuve olympique et qui se blesse une semaine avant la compétition. Et toute sa vie, il pensera à ce rendez-vous manqué. Pour moi, c'est pareil. Je ne me souviens plus de la douleur de mon appendicite mais

bien de celle de ne pas avoir pu être présent à ce mariage. Mon parrain, je l'aime bien. On se voit peu, pour ainsi dire jamais, mais il est toujours là. Ça ne s'explique pas.

Donc, ce 13 juillet 1974, je suis gardé par ma tante Jeanne et par mon oncle Camille qui vont me réserver une belle surprise. Camille était le charentais pas excellence. J'ai un souvenir de lui, portant ses botes et une veste bleue délavée et ne marchant jamais sans son vélo à côté de lui. Il ne disait jamais de mal de personne, j'hist' thièqu' p'tit' moqu'rie de temps en temps. Il demandait toujours le portement à thièllès-là qui le croisiaient. Il ne se plaignait jamais, même quand il était malade. D'ailleurs, quand il était malade : il s'taisait. Il faisait « godaille » après sa soupe, il mangeait des cagouilles cuites sur la grille et l'été aux fortes chaleurs, p'rr se rafraîchir in'p'tit, il se préparait un mijhot.



Tous les deux mois, il lisait son Subiet. C'est avec lui que j'ai découvert qu'il y avait une autre langue que le français. Pour ma part, même si le français est bien ma langue maternelle, le patois est ma deuxième langue, bien avant l'anglais que j'ai appris plus tard. Il me lisait à haute voix des histoires écrites par les patoisants de l'époque, je n'y comprenais rien et ça le faisait rire. Parfois, à l'occasion, il me donnait quelques explications.

- Sais-tu c'qu'o lé qu'un cheun ? Sais-tu c'qu'o lé un goret ? Et un rabeurtat ?

Je ne vous ai pas encore parlé du chat, Minet.

Chez mon oncle et ma tante, il y a toujours eu un chat. Si c'était un mâle, il s'appelait Minet, si c'était une femelle, elle s'appelait Minette, c'était toujours des chats de race siamoise avec des yeux bien bleu et la queue coupée. Pour me distraire, Camille attachait un ruban à la queue du chat et le chat tournait en rond en



cherchant de le récupérer. Ce chat qui tournait en rond, ça le faisait rire et moi aussi ... Avec son chat, Camille avait aussi le talent de dompteur. Il arrivait à le faire sauter par-dessus un obstacle.

- Allez Minet, saute ! Et, Minet sautait.

Avec mon oncle Camille, c'était un peu comme dans un cirque. Il arrivait à faire bouger ses oreilles sans faire bouger le reste de son visage. Mon père m'a rapporté que quand il était plus jeune, c'était un homme très souple. Il arrivait à faire passer ses deux jambes derrière son cou. Mais un jour, il est resté coincé et depuis cette mésaventure, plus jamais, il ne recommença. La vie n'a pas toujours été facile pour mon oncle. Comme beaucoup de français de son âge, Il fût STO pendant la guerre mais, il n'en parlait jamais.

Il y avait chez mon oncle Camille et ma tante Jeanne une autre ambiance qu'à la maison. On n'avait le temps, nous vivions dans un autre monde. Il n'y avait pas de téléphone, pas de télévision, pas de machine à laver le linge et pas de toilettes dans la maison. Pour faire ses besoins, il fallait passer par dehors, traverser la cour pour rejoindre un petit appentis, c'était là le coin toilette. A côté, il y avait un puit sous un toit à l'abri avec tout un bazar mais depuis tout ce temps que je venais leur rendre visite, je n'avais pas le droit d'y aller. C'était trop dangereux. Il pouvait même y avoir le diable en personne qui s'y trouvé pour se reposer. Cela ne donnait pas envie de s'y risquer, je vous assure ! Et, si ce n'était pas le diable, c'était une vilaine sorcière prête à nous emporter. Je n'y croyais pas trop à toutes ces inventions mais dans le doute, j'évitais de trainer autour de ce puit. Je m'imaginai qu'il y avait plutôt un trésor ...

Sous le balai, il y avait des épis de garouil accrochés au mur et des pieds d'moghettes piât' suspendues, en train de sécher à l'envers, dans l'attente d'être battues. Posés par terre, des sacs de jute avec de la laine de mouton qui attendait d'être lavée. Un moulin à vent, une enclume de « maréchau », des cordes de toutes les longueurs et des « cois » posées sur un vieux meuble complétaient ce bric à brac. Mes meilleurs souvenirs d'enfant viennent de chez Camille et Jeanne, et j'en ai bien des choses à vous raconter ...

Ce jour de mariage raté où je n'ai pas pu aller faire la fête avec le reste de la famille, mon oncle Camille va me faire un très beau cadeau. D'autant plus que les mariés

ne sont jamais venus comme on me l'avait promis. J'ai attendu, attendu et, ils ne sont jamais venus.

Comme je l'ai déjà dit, Il faisait chaud, même très, très chaud. Les mariés et tous leurs invités n'ont pas dû s'amuser à cette chaleur ... Sur le coup des quatre heures après la sieste, Camille me propose de le suivre. J'accepte avec curiosité et nous nous dirigeons vers le puits jusqu'ici, interdit. J'avoue que je suis un peu intimidé. Mais, j'ai confiance en mon oncle. Il ouvre la porte du puits et il commence à tirer une chaîne qui pendait jusqu'au fond.

- Tu vas voir, j'ai une surprise pour toi, me dit-il.

Mais que peut-il y avoir au bout de cette chaîne ? Mon oncle prend tout son temps, comme d'habitude. Moi, je ne m'approche pas trop du bord, on ne sait jamais. Au bout de cette chaîne, il y avait un seau et dans ce seau, mystère ? Est-ce un poisson ? Non !

- Une bouteille de limonade bien fraîche !

Je n'en avais jamais bu. Nous l'avons dégusté tous les trois, ma tante Jeanne, mon oncle Camille et moi. Elle était trop bonne cette limonade et je n'en ai jamais plus trouvé d'aussi bonne que celle bue ce jour-là.

Quand j'y pense encore, j'ai juste envie de dire :

- Merci tonton Camille !

Quand aujourd'hui, j'en parle à mes enfants, j'ai envie de pleurer. Pour eux, il n'y a rien d'extraordinaire et ils ne comprennent pas que je leur parle de cette limonade comme « si on l'était l'Égypte ». Ils ne comprennent pas ce monde d'où je viens, où nous manquions de tout sans avoir besoin de rien. Et pourtant qu'elle était belle notre vie à cette époque.

Cette bouteille de limonade bien fraîche sortie du puits par mon oncle Camille, c'est ma madeleine de Proust à moi ! Je vous la partage bien volontiers.

- A votre santé !



Firmin COMPAGNON

Hommage à Rémy Brun

Rémy Brun nous a quittés en juillet dernier, il avait 89 ans. Il repose aujourd'hui, dans ses terres à Saint-Bris-des-Bois, la commune où il a consacré sa vie au service de la collectivité, ce qui lui a valu de recevoir quelques distinctions.



Parmi les actions les plus marquantes, ses créations uniques sur deux sites naturels à savoir une fontaine de la Rétorée et la roue d'un petit moulin à eau.

Grand conservateur du petit patrimoine local, il a aussi œuvré discrètement à la restauration de nombreux ouvrages, tels que : fours à pain, moulin, lavoirs, bâtiments, ...



Cet amoureux des vieilles pierres avait à cœur de vous faire découvrir son village et son patrimoine bâti. Cette volonté de défendre les traditions locales a conduit Rémy Brun à aider ses amis Réjane et Noël Maixent dans l'aménagement

du musée des Bujholiers en recréant tout l'ensemble de la bujhée en restaurant le potager de la cuisine à Céline ...

Cet homme bon et simple avait pour raison de vivre, le plaisir de restaurer, d'imaginer, de créer, de rendre service, bref, de donner un sens à sa vie.

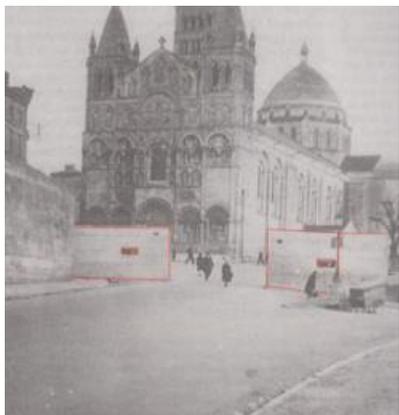
Un exemple à suivre et à encourager.



Noël MAIXENT

les résistants craignait en effet que les maquisards, considérés à tort comme des terroristes assoiffés de sang et indisciplinés, ne veuillent se venger des exactions commises au passage, et qui ne laissaient pas la conscience tranquille à leurs auteurs.

Un ami m'a raconté le passage de cette colonne à La Chapelle, vers Marcillac Lanville. Les maquisards avaient fait sauter le pont qui permet de traverser la Charente. Lorsque les troupes hindoues qui tentaient de remonter vers Poitiers se crurent prises au piège, redoutant des attaques du maquis, elles devinrent menaçantes. Le maire dut, pour calmer les fuyards, leur tracer un itinéraire de dégagement. Pendant ce temps, à l'autre bout du village, de grands "drôlards" qui avaient trouvé des munitions abandonnées par les soldats s'étaient employés à



Portes fortifiées devant la cathédrale

fabriquer des fusées et s'amusaient à tirer un feu d'artifice ! Epouvantée par les réactions que ces détonations et ces tirs pouvaient provoquer de la part des hindous, une commerçante du village, arriva à faire cesser ces dangereuses distractions en savonnant d'importance les joyeux et inconscients fêtards. Les conséquences de cette plaisanterie auraient pu en effet être tragiques.

Armes et munitions perdues ou abandonnées traînaient un peu partout. Parfois ramassées par de jeunes gens, voire des enfants, ou même des adultes, inconscients du danger, ils provoquèrent des drames, témoin le fils de notre facteur (le pauvre homme déjà victime de la guerre de 14/18 était une « Gueule Cassée » tué par un camarade qui manipulait imprudemment le pistolet qu'il avait trouvé.

A la même époque, on commençait également à entendre parler des mouvements de différents maquis de la région qui entreprenaient disaient-on l'encercllement d'Angoulême. L'ambiance devenait de plus en plus tendue, on s'attendait à une action imminente, mais rien ne se passait.

L'inquiétude était d'autant plus grande que s'ils en avaient pris la décision, les allemands auraient pu défendre la ville et sa prise n'aurait pas été une mince affaire

(témoins, Royan et La Rochelle). Je ne pense pas d'ailleurs que les unités du maquis s'y seraient risquées seules.

Des fortifications importantes avaient été érigées.

Les rues montant vers le plateau, rampe du Secours, rue des Collis, rue des Bézines etc. étaient barrées par d'énormes murs percés d'embrasures pour armes lourdes. Sur la place du



Blockhaus devant la cathédrale, avenue Wilson

Champ de Mars s'élevaient deux imposants blockhaus. A l'angle sud du rempart Emile Roux, un autre blockhaus enterré commandait la vallée de l'Anguienne, le plateau de Ma Campagne, la Nationale 10, la ligne de chemin de fer et toute la vallée de la Charente à l'ouest. Un réseau de tranchées courait le long des remparts dans lesquels on avait percé de place en place des emplacements de tir. Un ouvrage défendait l'entrée de la ville devant la cathédrale. En prévision d'un siège, sur la place Henri Dunant (anciennement place de la Gendarmerie) un énorme réservoir d'eau avait été aménagé. Un autre, en métal se trouvait devant le lycée et y est resté longtemps). Et je ne me souviens pas de tout...

Le 31 août, dans le début de l'après-midi, il faisait très chaud, on sentait monter l'orage. De temps en temps des coups de feu, des rafales d'armes automatiques, quelques explosions parfois très lointaines, parfois très proches, qui semblaient venir de Ma Campagne ou des Chaumes de Crages rompaient le silence pesant. Des explosions de grenades ou des tirs de mortier ? Un éclat de mâchefer brûlant tomba même par la fenêtre ouverte de la cuisine-pièce à vivre où nous nous tenions, semant l'effroi.

Vers la fin de l'après-midi, malgré l'atmosphère lourde et menaçante, ma grand-mère et ma tante décidèrent d'aller chez un commerçant de nos amis chercher, en échange des tickets, la provision de vin, qui devait probablement faire l'objet de quelque troc vital...

Il fallait transporter le précieux et néanmoins peu appétissant breuvage. Il s'agissait probablement d'un "ersatz" qui n'avait de vin que le nom, je n'en ai jamais goûté

que sous sa forme d'eau dite rougie, mais qui en réalité était plutôt marronnasse et un peu acidulée. Nous disposions pour ce transport d'un petit fût de six litres, logé dans un sac en grosse toile, fabriqué spécialement pour contenir ce récipient. Deux porteurs étaient évidemment nécessaires, chacun tenant une bride du sac. Généralement j'ouvrais la marche, la circulation étant très peu dense, voire inexistante. Je pouvais traverser les rues en toute sécurité.

Ce jour-là, lorsque nous sommes arrivés vers cinq heures place de La Bussate, nous avons découvert une rue de Périgueux absolument déserte à perte de vue. Pas un véhicule, pas un passant, ni sur les trottoirs, ni sur la chaussée rendue brillante par une petite averse. A l'horizon ; les gros nuages noirs de l'orage qui montait. Impressionnant et inquiétant ! Je n'ai jamais ressenti depuis ce jour une telle impression de vide et d'angoisse à regarder cette perspective.

Nous sommes donc allés nous faire servir chez le marchand de vin, puis saluer son épouse. Lorsque nous avons voulu franchir le portail, monsieur R. nous a arrêté :

_ "Attendez un peu, il y a une colonne allemande qui part vers le Champ de Mars, vous ne pourrez pas traverser". Puis, quelques instants plus tard :

_ " Allez-y, la roulante arrive, le convoi est terminé". La roulante, cuisine de campagne, fait office de voiture-balai dans les convois militaires.

Nous voilà donc repartis. Comme nous arrivions à l'angle de la rue de Périgueux et de la rue Jean Marot, d'autres chariots tirés par des chevaux finissaient de traverser la place. Quelques claquements très secs et rapides nous accueillirent. L'espace d'un instant je crus que c'étaient les soldats allemands qui donnaient du fouet pour faire avancer les attelages. Mais je compris bien vite qu'il s'agissait de tout autre chose : des maquisards embusqués rue de la Valette venaient d'ouvrir le feu sur les traînants de la colonne (*tactique de guérilla prudente et traditionnelle*). Nous sommes repartis nous mettre à l'abri dans les chais sans chercher d'explications ! Puis le silence est revenu, un calme parfait.

Nous sommes donc repartis, intrépides, sans pouvoir aller bien loin. Devant l'école Ferdinand Buisson, un détachement de soldats du Maquis casqués et en armes, arborant le brassard tricolore, l'air calme et décidé, barrait la route.

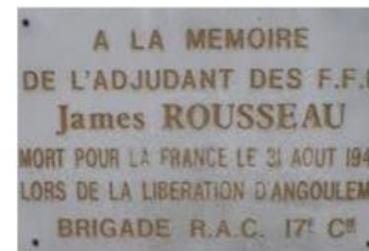
La peur, l'émotion, la joie que j'ai ressenties à ce moment à voir des soldats français, libres, et qui allaient chasser les occupants ! L'agent de ville qui les accompagnait nous invita aimablement mais fermement à regagner notre abri.



Plaque commémorative place de La Bussate près du monument aux Morts de la guerre 39/45
(à l'endroit approximatif où je me trouvais au moment où les maquisards ont ouvert le feu)

Alors l'attente commença. Le silence fut bientôt rompu par des coups de feu, des rafales. "Des tirs sporadiques". Comme parfois les silences se prolongeaient, les hommes qui s'étaient réfugiés dans les chais tentèrent une sortie. Au moindre mouvement de la porte, une arme automatique ouvrait le feu et encadrait d'impacts le lourd portail. Les réfugiés n'insistèrent pas...

Le temps passait. Nos hôtes nous invitèrent à monter dans leur appartement pour nous restaurer en attendant l'évolution de la situation. Monsieur R. nous recommanda de nous déplacer en longeant les murs, et surtout de ne jamais passer devant une fenêtre. Des soldats allemands embusqués dans l'infirmerie militaire



Plaque commémorative place de La Bussate près du monument aux Morts de la guerre 39/45

(qui se trouvait alors à l'angle du boulevard Liédot et du boulevard Alsace- Lorraine) tiraient sur tout ce qui bougeait et nous étions juste dans leur champ !

Par contre, l'orage qui avait menacé toute la journée n'avait pas éclaté.

Vers huit heures il faisait encore jour et tout était redevenu calme. Quand on se risquait à ouvrir le portail, il n'était plus mitraillé. Avec un des "réfugiés", nous avons décidé de partir et de tenter de retourner à la maison. Les rues étaient désespérément désertes et silencieuses. Devant le café du Coq d'Or gisait un cheval mort (un civil qui passait par là et deux maquisards avaient été abattus sur la place). Une couche de poussière blanche, produite par les impacts des tirs dans les pierres de taille des façades couvrait les trottoirs de la rue de La Valette : il doit y en avoir des kilos de plomb dans ces façades ! D'ailleurs, au coin de la rue de La Valette (N° 17) et du boulevard de Bury, on peut voir une clé de fenêtre au rez de chaussée étoilée par un projectile.



clé de la fenêtre au centre endommagée par un impact de balle

Nous sommes enfin arrivés sans encombre à domicile.

Ma mère qui ne nous avait pas accompagnés dans cette expédition avait assisté au passage d'un groupe de maquisards (probablement des hommes de la S.S.S. Section Spéciale de Sabotage du capitaine Nancy) cherchant un itinéraire pour monter vers la ville. Mais la rue était battue par des tirs d'armes automatiques utilisant des balles traçantes, situées dans le Cercle des Officiers (maintenant bâtiment du Conseil général, à l'angle de la rue de l'Arsenal et du Rempart Emile Roux). Il est vrai que de ce point, on dispose d'une vue extraordinaire sur la vallée de l'Anguienne. Guidés par ma mère et des voisins, les maquisards, se faufilant dans les jardins parvinrent sans encombre à contourner l'obstacle.

Nous sommes partis nous coucher, mais dans la nuit, le son des cloches nous a réveillés, en particulier le gros bourdon de St André qui sonne dans les occasions solennelles. Nous nous sommes levés, habillés et avec tout le voisinage nous

sommes montés à l'hôtel de Ville. La place était noire de monde. Soudain, un projecteur s'est allumé, éclairant le beffroi, et nous avons vu monter le drapeau tricolore. Alors, d'une seule voie, la foule s'est mise à chanter "la Marseillaise". Aujourd'hui encore, en écrivant ces mots, je ressens la même émotion. Moments inoubliables !

Le lendemain, jour de fête, nous sommes encore remontés en ville aux nouvelles. On pouvait acheter le numéro un de « la Charente Libre » qui avait été imprimé dans la nuit. Malheureusement je l'ai perdu. Si mes souvenirs ne me trahissent pas, on pouvait y lire en particulier un poème de Louis Aragon : "*Ballade de celui qui chanta dans les supplices*".

L'après-midi il y eut un défilé des unités qui avaient participé à la libération de la ville. Les uniformes n'étaient pas rutilants, ni même uniformes ! Un peu sales, un peu usagés, râpés, mais c'est le plus beau défilé qu'il m'a été donné de voir.

Ces troupes avaient payé un lourd tribut aux combats, je crois qu'il y eu une cinquantaine de morts. Tous les ans, le soir du trente et un août, les autorités de la ville viennent fleurir les plaques qui rappellent leur sacrifice.

Vers la fin du défilé, nous nous trouvions sur la place Bouillaud. Soudain, des coups de feu ont éclaté. La foule, s'est partagée, les uns fuyant dans les rues voisines, les autres se jetant à plat ventre. C'est ce que je fis, expérience acquise lors des bombardements. Je revois encore au bout de mon nez, la bordure de trottoir le long de laquelle j'étais étendu, au niveau des massifs à côté du poste de la police municipale. Dans l'instant, les soldats, plus habitués au combat qu'à la parade, braquèrent leurs armes vers les toits d'où semblaient venir les coups de feu. Les maisons voisines furent investies et fouillées, en vain. Malheureusement, en perquisitionnant l'appartement d'un photographe de la place qui regardait le défilé de sa fenêtre, une patrouille découvrit une vieille arme. Aussitôt jugé, le photographe fut fusillé le lendemain. Par la suite, son innocence fut reconnue et sa mémoire réhabilitée. Cela lui a fait une belle jambe, à ce pauvre Denisot !

Jean-Jacques BONNIN

L'ouverture

S'o l'avet-ine chouse qui l'teurlupinet dan l'axistance, le Lambinou, o l'éтет beun' la chasse, pasque peur le raste : châ p'ti ! O l'ét vré qu'i l'avet d'compte à rende à peursoune ; ni fumèle, ni qu'nâye. Boune an, mal an, i l'arivet-à jhoinde lés deûx bou en s'ajhidant de s'que la nature peuvet zi douné ; lés cagouille, lés champeugnon, épi l'jhibié bin sûr, pasqu'o l'éтет-ine fine gâchète. Daû coûtê d'habeillem'ent, i l'avet jhamé fet grant dépense ; i rigolet d'thiés lâ qui châque an-né aviant-in nouviâ pal'tô épi ine bèle gib'cière vour qu'o chéyet jhamé reun' dedan. Dépeû combe d'an-né, li, i s'trin-net-anveuc in vieû pal'tô épi teurjhou le mînme vieû chapiâ vour i piantet-ine novèle piume de fasan tout lés-an. D'ampré qu'i t'net-à thiète vèye'ri qu'avet-été lâ peur sés espoit tout daû lon de bin dés-an-né, in p'ti coume Napoléon épi son bicorne d'Aûsterlitz. O faset-in moumen qu'lés-aûte queurviant d'envi d'envouéyé t'ine volé d'piom à thiète salop', mè i l'atendiant que l'oucâsion s'peurzente.

Thiète an-né lâ, peur l'ouverture, o faset-ine chaudeur à fére thieûr dés-eû aû soulail, épi o l'avet mé d'deux mouâ qu'o l'avet pâ chet t'ine goutte d'ève. Su lés cot d'onze heure, lés cheune aviant la lanye qui rabalet thiésimen t'à bâ ét i peuviant pû s'trin-né anveuc le d'souc dés pate manjhé p'rr la tare. Quante aûx gâ, i l'éтиant pâ jholimen meû. Bon qu'o dit Pâdpiâ, aûx z'aûte :

- « Vous fret de s'qui vous convinra, mè mé, jh' débaûche ; jh'seût queurvé, épi lés cheun' teurvant pâ d'pié ; jh'avont s'men pâ breûlé t'ine méchante cartouche dépeû z'à matin ét o risque de duré coume thieu le rastian d'la jhorné ! »
- « Jh'n'en fet'outan qu'o répounit Bezot, mè jh'teurve qu'o l'ét bin trisse d'renté d'mînme in jhor d'ouverture. Peurquouâ jh'ériont jhi pâ fére coulâssion t'ensem'ye à la cabane ; o raste encouère pyin d'chouse à manjhé dépeû l'assembié jhénérale. Si vous-éte dacor, jh'pâsse à la minzon teurché deûx troués boutèye, épi avorti la fumèle.
- Qu'n'en dit te Lambinou ? »

- « Hà mé, jh'frét coume vous-aûte. »

I saviant beune qu'daû moumen qu'o touchret pâ aû porte mounai, qu'i risquet pâ d'dire non. À l'ombe, d'souc in groût châgne, d'van thiète cabane, i l'éтиant lés roi. Le Pâdpiâ, (mè pâ d'vice) s'éтет dit qu'o l'éтет l'moumen ou jhamé d'fére in sor aû chapiâ d'Lambinou. I l'at coumincé t'à mète thieû gâ en boune condission duran l'coulâssion ; o l'at pâ été bin déficile pasque thieû paûve gâ queurvet la soué dépeû l'matin, épi qu'o l'avet que daû roujhe, qui peuset trèze, à bouére. À la fin daû r'pâ, Lambinou éтет beunéze coume n'on dit. Beune entendu, vous zou savet coume mé, ampré bouére, o faût débouère, épi dan l'câ d'Lambinou, coume i n'en-avet-ine boune dalé a s'débarrassé, o l'at d'mandé t'in p'tit moumen. Lés deûx-aûte n'en-avant peurfité peur peurparé la mise à mor daû chapiâ d'thieû crétyin. In cot sa véssi soulajhé, qu'o dit Lambinou :

- « O l'at-été ine boune idé qu't'à t'oyu Bezo ; o faûrat r'coumincé l'an-né peurchène. Asteur, jh'm'en r'torne à la minzon ; à la peurchène lés gâ »
- Et-te si préssé qu'thieû qu'o dit Pâdpiâ ; tu peu pâ atende que l'soulail bésse in p'ti, qu'o fasse moin chaû. »
- « Voué, mè qu'veût-te que jh' fasont-éthyi, asteur ? »
- « Ine chouse qui t'convinrat, jhe n'en seût b'sûr ; in concor de tir. »
- « O l'ét pâ qu'tu cret que jh'vât dramé més cartouche peur reune, aû pri vour qu'a me r'venant. »
- « Hà fi d'yarce, o vat pâ t'foute su la paille ! Rinqu'ine cartouche châque d'in ! »
- « In soû ét-in soû »
- « Bon, bin acoute ; la cartouche jh'te la doune, de s'qui fet qu'mé, jh'n'en dounré deû ; jh'peu pâ meû fére ! Jh'vât-alé m'saqué dârière thieû mur in p'tit pû loin, épi quante t'ét prêt, tu m'zou di, jhe jheute ma casquète en l'are. Ine bèle casquète que jh'êt-ajhté l'hivar deurnié ; o l'ét d'aûte chouse que toune âcri d'chapiâ. Alôr, jh'véront si t'ét oussi adret qu'tu veû bin zou fére crée. Ampré, jh'chanjhront, épi o srat-à mé de tiré d'su ton chapiâ. Tout thieû à la louèyale, peur savouère thieû lâ de nous deûx qu'êt l'pû

bon. Alet, te v'lâ t'ine cartouche, épi fet nous vouère de s'que t'ét capab'ye asteur. »

Thieû câlin avet teurjhou deûx troué cartouche à bian dan sa cartouchière peur fére poûr aû z'éternâ; i n'en doune ine à mon Lambinou qui gonfiet déjhâ l'jhabot en émajhinant la suite. l'at pâ r'fusé bin sur.

- « T'ét pret ? Jh'compte jhusqu'à trouâ ! In', deûsse, trouâ ! »
- Pan !

Oussitou Lambinou par aû galo peur alé vouère thiète paûre casquète qui créyet rendu t'en charpi ét la tête qu'o d'vet fére son peurpeuriétère.

- « Hé bin Lambinou, ét-ô ine grole oub' ma casquète que t'â visé qu'o dit l'aûte. A l'at mînme pâ atrapé in piom ! » L'aûte n'en-écarqueuyet lés-euil.
- « Ha bin thieû ! Jh'zi compren reune ; peurtan, à thiète distance a l'éte-inmanquab'ye. ! O l'éte pâ mon jhor m'en doute ! »
- « Bon, à mon tor asteur qu'o dit Pâdpiâ, épi surtou t'amuse pâ à r'gâdé peur en d'su daû mur quante jh'tir'rét. »

Pan ! Vl'â qu'de dârière thieû mur, i l'entendant-in grant-ébrâyi à vous jh'lé l'sang dan lés vène. Bin bin vite i- s'sont-am'né t'à la course en sonjhant-à n'ine acciden. Lambinou éte lâ, apoué conte le mur, bian coume in pet, son chapiâ dan lés main, anveuctout-à tra, in creû groût coume le poin.



- « Mon chapiâ ! Mon chapiâ ! »
O l'avet si tan magné, qu'lés-aûte n'en-avant pâ rigolé. In cot enteur zeû, i s'sont-entendu, épi l'dimanche d'ampré, i l'avant-invité Lambinou à prenre l'apéritif ensembye, à la cabane. Lâ, Pâdpiâ, bin sariéû, zi'at douné t'in biâ chapiâ tout neu ; in chapiâ Tyrolien, var anveuc ine grante piume pianté su l'coûté. Lambinou

JHUSTINE

Magnière p'rr ine jheune feuille d'entortiller un garçon

O faut coumencé à pas faire cas de li que s'o l'était in méchant de reun du tout. S'il assèye de s'agrâler (1), o faut chaurit in p'tit et zi virer le thiu aussitout. Thiau dâs s'rat caunit , il érat s'capit dan-n-in coin. Jhuste à thieu moimentn o faut avé l'ar de s'éthiuper à causé à in aut'garçon, et d'êt en grande conversation avec li, histouèe de faire cagné l'aute. O faut n'en resté là prr' le premier cot.

O faut pas essayé de pieumer le canet coum' thieu tout d'in randon, o faut thitté thieuq' coutons à l'ozâ prr' la prochaine rencontre.

Thielle lâ lâ arat yieu de peurférence dan-n-in endreit vour o 'arat jholiment d'monde : dan-n-in bal prr' exemp'lle. In p(tit de poumade qqui sent à bon aux ch'veux, deux ou trois brins de bâz'lit dans l'jhabot, et c'qui ne f'rait pas d'tort, ine quoue de langrotte dans l'coin dau mouche-nez et en route prr' le bal !

Gardez-vous beun, sultout, de dévisajhé en rentrant thiaulâ que vous v'lez aguigné. Ne vous avisez pas de vous enguillebaudé avec li, et dansez tout fin jhû ine ou deux veurses ou mazurka, o b'in ou deux quadrilles. Si sârre les douets i, p'tit fort, o faut qu'vout' main à vous devinjhe molle coum'de la laine. En montant vous rafraichit, sonjhez à pas vous laisser lucher les jhottes dans l'escayier : o vaut rein thieu, i se creirait tout parmit.

A la sortie dau bal, au moment de partit, mais à thieu moument seulement, pendant que les veilles peurnant zeux fichut, et que vous êtes en train de vous embobyiné dans voute capeline, vous teurchez dans la salle l'homme en question, vout' oeuil s'appouérat su li coum' in grand aubrât s'abat su in peur' chêtit échardrit, et là, les z'oeuils dans les z'oeuils, vous le fisquerez bin coum' o faut, o s'rat coum' ine éloize, le gâs s'rat-t-abrâzé.

Ne vous thittez pas reconduit prr'li. Si le lendemain au matin vous entendez subié dau coûté de vout'pourteau, o l'est qu'o l'arat fait effet, et que le gâs est pris coum' in chafouin dan-n'in bouzine.

A partir de theiu moument, vous pouvez le thitté s'agrâler sans minfiance et le laissé denoué vout' diventât.

Et prr' m'armercier de vous z'avé douné de si bons conseils, vous m'invitez à la noce !

GOULEBENEZE

Le Piron du 8 octobre 1922. A Mademoiselle R.A.H, respectueusement

Texte transmis à La Nine par Pierre Péronneau en signe d'encouragements à continuer à faire du patois. Ce qu'elle a fait !

Pour ceux qui auraient aimé être là ...

Il y avait du beau monde à Nantillé ce 20 juillet 2024, il devait bien en manquer



quelques-uns mais pensez donc déjà, La Nine qui nous venait de Trois-Palis (16), L'Ajhasse de Matha (17), Nono Saut'Palisse de Gondeville (16), Gentil de la Veurgne du pays Gabaye (33), La Mounette des Charentes de Royan (17), Arnestine de Nantillé (17) et votre serviteur Le fi à Feurnand naissut à Saint-Jean d'Angély (17).

Après un pique-nique pris ensemble à l'ombre des arbres entourant la salle des fêtes de Nantillé, chacun a pu partager un extrait de son répertoire devant les amis du Boutillon et nous avons terminé avec un extrait du spectacle « Le Temps des vendanges » avec Mathieu Touzot de Saint-Sauvant (86) et Ludovic Builit de Mazé-

Million (49) au piano. Ce spectacle « Le temps de vendanges » est proposé dans le cadre de la sortie récente de CD éponyme - Hommage à Goulebenèze. (Prochaine représentation à Saint-Pierre d'Oléron, jardin du pigeonnier le 21 septembre).

Les festivals de patois ont disparu en Charente et Charente-Maritime. Le plus célèbre d'entre eux, celui de Poullignac (16) qui avait lieu en juin, a été pour



nombre d'entre nous, l'occasion de faire nos armes sur scène et nous étions souvent parrainés par des patoisants plus anciens pour notre premier passage. C'était l'occasion de rencontres uniques et de nombreux partages. Il y a eu aussi la fête du Milla à Saint-Césaire et il y avait le festival régional de théâtre en patois à Saint-Jean-d'Angély. Tous ces festivals ont disparu faute de moyens suffisants, d'envies et d'ambitions. Les élus locaux apportent très rarement leur soutien à ce type de manifestation. Ce n'est sans doute pas assez « Parisien » pour attirer l'monde. On préférera organiser un festival de Jazz à coup de subvention, imaginer je ne sais quelle idée pour faire le buzz dans son quartier, le patois, c'est destiné au plouc ... C'est comme pour les jeux olympiques, ça ne marchera pas, ça n'attire personne, c'est dépassé, on n'y comprend rien, pas d'argent à mettre là-dedans ! C'est désolant mais c'est comme ça ... Alors que les patoisants et les conteurs saintongeais sont en train de disparaître les uns après les autres, rien n'est fait pour la sauvegarde de ce patrimoine-là, et pourtant, à chaque départ c'est une perte immense dans ce qu'il nous reste de culture. Ne dit-on pas « Qui garde sa langue, garde sa tête ». Pauvres saintongeais.

Les patoisants sont toujours prêts et à Nantillé, ce mois de Juillet, ils en ont fait le serment, si une commune avait l'idée de relancer un festival de patois saintongeais,

ils se tiennent prêts à venir et « p'rr pas cher m'en doute ». Le Boutillon des Charentes s'en fera le relais, n'hésitez pas à nous écrire par courriel : bonsoirsaintonge@gmail.com

A la sortie de chaque hiver, vous avez encore des troupes qui présentent leurs pièces de théâtre en saintongeais et ce sont souvent des créations comme à Gondeville avec le Foyer rural et Nono Saut-Palisse à la manœuvre, Les Durathieurs de Jonzat (Jonzac) avec René Ribéraud, Les Qu'étou qu'o lé de Salles-d'Angles avec Josette Guérin-Dubois, Les Goules Réjhouies de Saint-Yrieix avec Hélène Favroul, Les Guerlets de Condéon avec Mauricette Boutin, Nous en oublions sûrement et n'hésitez pas à nous les faire connaître, le Boutillon sera toujours là pour vous faire de la publicité. (Et o s'ra pas chéran pusqu'not' jhornaux é gratuit).

Pour cette journée du 20 juillet à Nantillé, Arnestine était la plus jeune d'entre nous, elle vient juste de démarrer son apprentissage et ceux sont ses premiers pas sur scène. Vous pourrez vous en rendre compte vous-même en cliquant sur le lien plus bas, c'est très prometteur. Elle a du talent et pas seulement parce que c'est l'arrière-petite-fille de Goulebenéze, pour moi, elle fait déjà partie de la relève.

Vive le patois Saintongeais !

Dominique PORCHERON

Extraits de notre pique-nique à Nantillé :

- La Mounette des Charentes et son d'ventau (tablier) : <https://www.facebook.com/journalboutillon/videos/1048874680145669>
- Nono Saut'Palisse nous raconte la course entre la Cagouille et le Loup <https://www.facebook.com/journalboutillon/videos/3800851750157796>
- Gentil d'la Veurgne et sa bitoune <https://www.facebook.com/journalboutillon/videos/1410639789603746>
- Arnestine (Arrière-petite fille de Goulebenéze) et son Boutillon <https://www.facebook.com/journalboutillon/videos/1570330177031937>

LE COIN DES POETES

L'été se meurt - Cécile NEGRET

Promenons-nous encore au soleil un moment,

Sur les chemins de terre, écrins de plénitude,

Et savourons tous deux le vent de solitude

Emanant de l'été qui se meurt doucement.

Loin du flot citadin jalonné de ciment,

Guettons les papillons, vagabonds d'altitude,

Avant que les rumeurs d'une autre latitude

Emportent leur ballet vers un ciel plus clément.



Comme le tournesol, en un mouvement leste,

Animé de passion, s'offre à l'ambre céleste,

Enveloppons nos cœurs d'une aura de chaleur !

La princesse Nature, amène et charitable,

Accueillant cet amour de sublime valeur,

Nous illuminera d'un bonheur véritable.

LE COIN DES POETES

Le Pin - **Françoise POUZET**

Ta voilure vert presque noir
prend le vent se balançant
dans un étrange bruissement
fait lever les yeux pour voir

Alors éblouis par la vue
d'un art vrai brut et cru
de ce vert se détachant
du bleu du ciel innocent

Une beauté d'émerveillement
ces deux couleurs contrastes
qu'ensemble on met rarement
tant ce mélange serait néfaste

au bon goût des connaisseurs

Mais notre mère nature
possède le don des couleurs
sans demander à la culture

des hommes qui croient tout savoir
image sublime de ton tronc
si haut s'élevant si prompt
à la magesté que de recevoir

le coup de hache du gemmeur
dans tes écorces couleur sang
y plantant un écorcheur
pour y recueillir ta sève coulant

dans un pot rustique en terre
merveilleux parfum exhale
pastille et térébenthine
de toi les essences extraire

Tes bienfaits sont innombrables
tant par la vue et l'ouïe
que par le goût et l'oral
tous nos sens tu réjouis

Remplis ma vie de bonheur
tant je t'aime arbre-cœur
fouler tes aiguilles sèches
quand je pars à la pêche

c'est comme tapis rouge posé
pour une star déroulé
marcher dans ton allée,
me fait sentir une fée.

L'ANACHROJHEU – « In'passe lèn' dans in' barguenât »

Réponse du précédent numéro :

L'anachronisme du Boutillon N°91 est SOLEX

La scène de « Carmen » se déroule en 1925 (1918 + 7ans = 1925). Or les Sorex n'ont été commercialisés qu'à partir de 1946, c'est-à-dire 21 ans plus tard.

**BRAVO à celles et ceux qui ont trouvé !
MERCi aux autres d'avoir cherché !**

Nouvel anachronisme : pour rappel, un anachronisme est une confusion de dates, l'attribution à une époque de ce qui appartient à une autre.

Ex. : - Henri IV à bicyclette car le vélocipède ne fait son apparition qu'un peu plus de deux cent cinquante ans plus tard (1868/1869).

EUDES

Sur le chemin enneigé avance une silhouette très reconnaissable. Ample pèlerine, chapeau à large bord retroussé devant, bourdon au haut duquel se balancent une gourde et une coquille : un pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Pétronille entrouvre sa porte, le froid s'engouffre dans la pièce. Vite, elle referme le battant. Cette nuit encore, il a neigé. Elle allume la cheminée puis, emmitouflée dans son épaisse cape, file à la bergerie. Pendant ce temps, Guillaumette, sa fille, va nourrir les pigeons dans la fuie. Ayant quitté l'abbaye de « St-Jehan-d'Angeli » au lever du jour, Eudes pense avoir parcouru plus de trois lieues quand, à l'approche d'une clairière, il voit, dans l'air glacé, monter un filet de fumée bleu. Il allonge le pas. Blottis les uns contre les autres, quelques bâtiments sont entourés d'un plessis serré.

- Holà, quelqu'un ? lance-t-il.

Après plusieurs appels apparaît une gamine, le sourcil soupçonneux. Pétronille, inquiète elle aussi, sort précipitamment de la bergerie et voit Guillaumette face à un inconnu. Mais l'allure du pèlerin la rassure tout de suite ; il n'est pas le premier à passer par « Juicq ». D'ailleurs, pour s'identifier, l'homme sort de sa besace la boîte à certificats qu'il fait viser dans les abbayes, églises ou hospices visités.

A ce moment-là, Foucauld et Béranger, le mari et le fils de Pétronille, reviennent des bois voisins tirant leur mulet chargé de fagots. Un pèlerin à table, c'est bien sûr une bouche de plus à nourrir mais c'est aussi la certitude de glaner des nouvelles du monde extérieur au village. Atablée autour d'un chaudron de mojhettes aux couennes, toute la famille boit les paroles d'Eudes leur décrivant les villes et foires traversées ou les châteaux aperçus. Il leur apprend aussi la libération du roi Jean le Bon contre une rançon de plusieurs milliers de francs, une somme qu'ils n'arrivent même pas à se représenter. Mais la nuit tombe et, comme il n'est pas question de brûler inutilement la chandelle de suif, tous partent se coucher, parents et enfants dans le même lit et Eudes dans la chaleur de la bergerie. Demain, il reprendra son bâton de pèlerin vers « Xainctes » puis peut-être « Pontz ».

Indices : Pont-l'Abbé, Vendée.



Jean LAMIRAUD

Les vacances de Léonine

Charentaise de naissance et de cœur, je me suis ancrée, durant ce mois d'août, auprès de ma terre charentaise sans résister à l'appel du pays royannais entre l'estuaire de la Seudre et celui de la Gironde.

Tout a commencé par une petite location située au pied de la conche de Saint-Sordelin à Vaux-sur-Mer chez Mireille, avec vue sur l'océan, le calme assuré.

Mireille me présente les balades à faire le long des chemins des douaniers longeant l'océan entre la plage de Nauzan à Vaux-sur-Mer et la plage de la Grande Côte à Saint-Palais-sur-Mer. Ce sentier chargé d'histoire me fait découvrir les villas de bord de mer, héritage de la Belle-Epoque, les carrelets, les criques escarpées, le pont du Diable avec sa légende, le bruit des vagues le long des falaises, la végétation océanique.

J'imagine parfaitement la haute bourgeoisie et l'aristocratie française passer leurs vacances à la fin du 19e siècle. Après une belle balade, je m'installe sur un rocher pour voir disparaître doucement le soleil derrière la ligne d'horizon. Une beauté époustouflante, un spectacle de la nature dont je ne me lasse pas.



Ce sentier des douaniers m'amène à Pontailiac, ou plutôt Royan-Pontailiac. La légende raconte qu'un âne récalcitrant aurait contraint l'entrepreneur bordelais, Jean Lacaze, à modifier sa promenade. Séduit par la conche, ce dernier acquiert des terrains en 1856, bâtit sa villa, créé le premier lotissement balnéaire privé à destination d'une clientèle bordelaise.

Durant quarante années, Royan et Pontailiac rivalisent, par voie de presse. En 1891, une convention d'incorporation au domaine municipal est signée par le maire Frédéric Garnier.

Mireille m'indique tous les marchés à proximité, celui de Royan, Saint-Palais-sur-Mer, Vaux-sur-Mer. Les produits locaux : huîtres, melon, pineau, cognac ont ravi mes papilles.

Elle me conseille le marché nocturne à la plage de Nauzan où il fait bon flâner à la découverte d'une soixantaine d'artistes, d'artisans et d'écrivains comme Fabrice

Dayron qui présente son ouvrage « Cocktail à Cognac », publié en juillet 2024 aux éditions La Bouinotte, collection Estran Noir.

L'aventure se prolonge à Mornac-sur-Seudre, le littoral où les « truffes de Thétis » sont élevées et affinées, attribuées par les Gallo-Romains comme symboles de « luxe et de bon goût ».

J'ai voulu connaître cet ancien port de pêche et de commerce, labellisé « Ville et Métiers d'art ». Quelle aventure humaine, quelle belle découverte de ce village où les artisans œuvrent dans leur boutique, créent en direct.

Je déambule dans les ruelles avant de me faufiler dans la rue principale. Dans une ruelle, je découvre L'Atelier 5 - Mornac-sur-Seudre (sudcharentetourisme.fr), tapissière décoratrice. Cette boutique tout en longueur suscite ma curiosité. J'avance tout en flânant et je vois Christine en plein travail, nous échangeons sur nos histoires.

Cette pièce lumineuse donne sur le jardin où des touristes déjeunent dans cet endroit calme et verdoyant. Quel beau début de visite, la chambre d'hôtes, avec ce havre de paix, proposé par Christine me donne envie de revenir. Arrivée à la rue principale, toutes les boutiques à taille humaine invitent à des moments d'échanges, de trouver la perle rare, d'aller boire un verre.

Une devanture m'interpelle, celle de l'atelier Plum Magnolia. Les ombrelles, les vestes en jean customisées nous appellent à voir la vie en couleurs, un vrai rayon de soleil ! Devant sa machine à coudre, Bénédicte est concentrée sur son œuvre ; les mains de l'artiste préparent



une nouvelle commande. Je suis ravie de ramener deux housses de coussins, pièces uniques, afin d'égayer mon canapé cet hiver. Je m'éclipse pour laisser Bénédicte à sa tâche.

De bonnes odeurs émanent dans la rue, cela donne envie de rentrer dans l'univers de « Lulu Baladine », savonnerie artisanale. Magali me présente, avec passion, ses créations, son histoire. Elle a créé la savonnerie, en janvier 2015 à Salignac de Mirambeau. Ses savons sont fabriqués avec des huiles bio et de l'eau de ville de Jonzac. La saponification à froid se fait de manière ancestrale, chaque opération sur les savons est manuelle. (Lulu Baladine). Je repars avec un souvenir de Charentes à travers les savons de « Lulu Baladine ».



Après cette journée riche humainement, je vais déguster une éclade au restaurant le Parc des Graves. Un accueil souriant, dynamique est toujours agréable. Mais quel spectacle ce mode de cuisson des moules.

Lors de mon tour en bateau sur les marais de la Seudre, le batelier nous explique son origine Savez-vous que l'éclade avait pour nom « la terrée ». Les pêcheurs de la Seudre ramenaient les moules, les disposaient à même la terre au cœur des marais sur lesquelles ils ajoutaient des aiguilles de pin puis ils mettaient le feu.

Après cette journée enchanteresse, je prends un billet pour embarquer, dès le lendemain, direction La Tremblade, avec le train des Mouettes, en gare de Mornac-sur-Seudre, pour un voyage dans le temps.



La locomotive à vapeurs avec ses wagons entre en gare, voilà un périple extraordinaire et enrichissant avec les commentaires du contrôleur. Arrivée à la Tremblade, j'ai pu visiter le wagon postal avec une

exposition sur le travail des postiers. Le patrimoine ferroviaire est riche à travers ce parcours atypique

Je m'oriente vers le port – La Grève, que de choix de restaurants avec des dégustations d'huîtres chez les ostréiculteurs. Un restaurant m'interpelle avec sa terrasse au-dessus de la Seudre : « Chez Gaby », cadre authentique avec le marais, le menu avec la suggestion du jour est alléchant : dos de cabillaud avec une fondue de légumes, sauce mangue au piment d'Espelette m'ouvre l'appétit. L'accueil est chaleureux, souriant, professionnel.

Mais quelle pépite ! L'équilibre des saveurs entre terre et mer, le mélange des couleurs entre la Charente et le Sénégal, les accras conseillés pour l'apéritif sont un délice en bouche, mes papilles s'en souviennent encore.

Après ce bon moment passé, mon estomac rempli, je souhaite féliciter l'équipe et son patron. Nous échangeons et l'histoire de José me transporte.

José Serre, patron du restaurant « Chez Gaby » se raconte. Son métier d'origine est ostréiculteur, cela fait 25 ans qu'il a acheté ce restaurant. Après quelques soucis, il va se ressourcer au Sénégal. Un accord franco-sénégalais est créé avec l'OFII (Office Français de l'Immigration et de l'Intégration) depuis 2012. La connaissance de la directrice lui permet de constituer une équipe de jeunes sénégalaises et sénégalais qui se forment pour les métiers de la restauration. Après 18 mois de travail en France, ces jeunes repartent et peuvent créer leur entreprise avec des aides de leur pays.

J'étais loin d'imaginer que durant mes vacances 2024 en Charente-Maritime, j'allais voyager à travers la gastronomie, le transport, l'architecture, la culture, et échanger avec de belles personnes.

Voilà un prolongement de vacances, d'envie d'évasion, de liberté, de bien-être dans cette région royannaise.

On se donne rendez-vous au prochain Boutillon. Promis le mystère « Léonine » vous sera dévoilée dans votre journal de décembre.

Bonne rentrée à tous.

Léonine Blot

Réponse du numéro 91

Cécile Negret la poétesse du Boutillon m'avait fait parvenir cette proposition de Kétoukolé par un e-mail en date du 9 octobre 2017. Je l'avais donc en réserve depuis près de 7 ans.

Voilà ce que m'écrivait alors

Cécile : *"Bonjour Joël, mon père, Alain Négret, fervent lecteur du Boutillon, a retrouvé un petit*



*objet ayant appartenu à mon grand-père et qui vous intéressera peut-être pour un prochain kétoukolé. J'ai pris quelques clichés que je mets en pièce jointe. Il s'agit d'un **contrôleur de pression "Facil"** de marque Michelin datant des années 1950. Il est en bakélite, longueur 62mm, diamètre 15.6mm, et se range dans son étui. Pour mesurer la pression, on retire le bouchon de valve et on place le contrôleur en poussant avec l'index. La pression fait sortir le piston. N'hésitez pas à en faire bon usage ! Amitiés. Cécile le 9.10.2017"*

Quelques courriers de nos lecteurs :

Claude Moulineau Montpellier 34 : Cela ressemble à mon vieux testeur de pneus qu'il suffisait d'appliquer sur la valve (sans le bouchon) pour lire la graduation sur la partie métallique tournante. Amitiés du « binlouin ».

François Berthon Louzignac 17 : Un peu plus gros qu'un tube de rouge à lèvres, on l'appliquait sur la valve d'un pneu (vélo, cyclomoteur, auto) pour mesurer la pression d'un pneu et la lire sur l'embout métallique qui pivotait sur lui-même, l'angle de rotation indiquant la pression.

Michel Chatenet Thors 17 : Ce Kétoukolé j'en avais un à la maison. C'est un petit appareil pour mesurer la pression des pneus. Je vais essayer de retrouver le mien.

JeanClaude Turpain Voreppe 38 : C'est un testeur de pression pour les pneus.

Alain Négret Le Pouliguen 44 : C'est un appareil pour contrôler la pression des pneus (mesure possible de 0,9 à 2 bars, corps en bakélite foncée) dans les années 50-60 vendu par Michelin sous l'appellation Facil. A noter que 7 ans après l'ami Alain a répondu à son propre Kétoukolé.

KETOUKOLE 92

Cette photo est liée à une ancienne tradition alsacienne, elle a été prise en 1938. A votre avis que font ces gosses ?

Thiès drôle, que fazant-y ?



Joël LAMIRAUD

L'Aventure du français (suite)

- En 1992, le Conseil de l'Europe propose une idée née en 1957, de **Charte européenne des langues historiques régionales** ou minoritaires (développer les traditions et la richesse culturelle de l'Europe et favoriser leur emploi dans la vie publique), non ratifiée par la France car contraire à la Constitution et sa langue unique « le français » (JO Sénat 2020) 25 états l'ont signée et ratifiée.
- En 2017, la clause Molière n'exige pas la maîtrise du français, cependant, l'appel d'offre d'un marché public demande aux entreprises de prévoir le recours à un interprète pour informer les travailleurs sur leurs droits essentiels, santé et sécurité.

Anoblir la langue

- Langue maternelle ou d'accueil, écrite ou orale, issue d'un grand brassage ethnique de par la conscription, le service militaire et les guerres, un grand souci d'intégration.
- Le français dans La **Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen** de 1789, institué langue officielle du CIO-article 23 avec l'anglais dans la **Charte olympique** du baron Pierre de Coubertin (1863-1937), langue de la diplomatie aux nuances infimes, articulation des points de vue, un instrument pacifique.
- Le français, langue de la **justice européenne** depuis 1952 dans l'UE.
- Pour le compte de Louis XIV, le maréchal de Villars devait négocier en 1714 le [traité de Rastatt](#) avec les Habsbourg. Mais son niveau dans la langue de Cicéron (latin) était trop médiocre pour qu'il remplisse cette tâche. Pour accommoder Villars, on consentit à le rédiger uniquement en français –une première–, mais une clause précisait que c'était à titre exceptionnel. Cette exception fera pourtant jurisprudence. Le français entamait une longue

carrière diplomatique. Par la suite, tous les traités furent rédigés dans cette langue. Que la France gagne ou non la guerre. Qu'elle fasse ou non partie des belligérants.

- Langue monde, français universel, un français académique, créolisé, francophonisé, métissé, en invention continue, avec les flux migratoires et touristiques, une langue pour tous avec ses zones d'influences, avec ces mots venus d'ici et d'ailleurs, par vagues successives, issues d'un voyage, le français courant, une langue plurielle, une invention continue. Sans tabou (tahitien).

Inauguration de la cité internationale de la langue française de Villers-Cotterêts, lundi 30 octobre 2023

<https://www.vie-publique.fr/discours/291634-emmanuel-macron-30102023-langue-francaise>



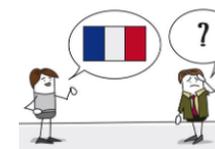
La France d'aujourd'hui

Langue véhiculaire, d'échange avec des langues différentes.

Entre la langue soignée et le parler populaire, existe une infinité de niveaux (Mireille Huchon). *Avec des expressions comme « poser un lapin », « donner sa langue au chat » ou « décrocher la lune »,*

la langue française ne manque pas d'imagination. Les styles. Une langue riche, vivante, pleine de subtilités !

Evolution (rap, SMS), en phonétique ou mot à mot, s'écrit et se prononce autrement qu'hier. Construite : sujet-verbe-action ! Différente du latin.



Un plurilinguisme ou colinguisme nécessaire (langue maternelle + anglais). Dite vulgaire quand elle n'a pas de règles.

Grammaire et orthographe à connaître. Règles et irrégularités. La langue se crée par l'usage (Ferdinand Brunot)

La langue de la vie quotidienne, de la communication, un français parlé avec ses accents, sa gouaille, son éloquence, ses dialectes, en argot, en verlan, au musée de la parole sur les manières de dire, le langage et jouer avec lui (comme Molière), les tournures, les quiproquos, les passions, les colères...

Les artistes de la langue : poètes, romanciers, historiens, chanteurs, conteurs, dramaturges ou plasticiens, , cinéastes, bédésistes.

Un mélange de patois, poésie, alexandrin, prose, idiolecte, en sabir, pidgin, jargon des professions (louchebem), *lingua franca* des marins et des marchands en Méditerranée (langue véhiculaire), riche d'accumulations, fertile de rencontres, infinité de manières d'en parler -le phrasé-, en phylactères dans les BD. On apprend à parler avant d'écrire, l'alphabet et l'écriture en calligraphie latine (pleins et déliés - souvenirs de potache), en script, en arabesques.

Il y a à ce jour, 75 langues de France (régionales dont 50 parlées outre-mer) qui perdurent aussi avec les langues importées (arabe, chinois, berbère, yiddish, espagnol, arménien).

L'usage est venu progressivement par les échanges, brassages pendant la conscription, le service militaire et les guerres, l'instruction depuis l'École de Jules Ferry 1881 (interdiction d'échange autre que le français dans les cours de récréation).

La 29^e semaine de la langue française et de la Francophonie, créée en 1995, à l'initiative du ministère de la Culture est organisée chaque année autour du 20 mars.

L'Observatoire de la langue française établit des statistiques fiables sur la place et les usages de cette langue dans le monde. L'Institut international pour la francophonie est à Lyon depuis 2001.

La langue dans le Monde

Réputation de langue élitiste, de langue de la diplomatie et de la culture.

UNESCO : 7000 idiomes (langue, patois, dialecte), 25 disparaissent chaque année.

L'UE a 24 langues (Europe polyglotte), le français « langue monde » depuis les explorations et conquêtes coloniales (en dominateur), la langue suit l'Empire. *Le français n'est pas cette langue de l'Europe rêvée par Hugo, elle est plus que cela, elle est une langue où se forge le vaste monde...(E. Macron)*

Elle est riche d'écrivains pas nés en France.

5^e langue dans le Monde (321 M de pratiquants), après l'anglais, le mandarin, l'Hindi, l'Espagnol, officielle dans 32 états

Le français en refuge pour ne pas reconnaître son ethnie d'origine à Madagascar. François 1^{ER} en 1534 envoie Jacques Cartier à la découverte de la Nouvelle France. Québec, Sénégal...la langue évolue autrement, au métissage, en langue d'avenir. Québec 1974 : le français langue officielle (loi 101), 1976 « on est 6 millions, faut se parler » ! En 1977 Québec : charte de la langue française, le français langue d'Etat. « Le char » pour la voiture.

Le français, trait d'union en Afrique, le continent d'avenir de notre langue, bientôt en langue majeur.

Bilinguisme ou colinguisme ?

Règles et savoir



2018 Dictionnaire des francophones (DDF) voulu par Emmanuel Macron le 20.3.2018 et inauguré en 2021 : 620 000 définitions en provenance de 52 pays, se veut évolutif, cumulatif, participatif.

La dictée francophone de 2022 était spéciale Molière.

2019 Dictionnaire de l'Académie Française -DAF (de 1694 à la 9^e édition en cours de rédaction), nouveautés, actualisations, 60 000 mots, portail numérique avec l'intégralité des 9 éditions www.dictionnaire-academie.fr

2001 Dictionnaire des régionalismes de France de Pierre Rézeau : 1300 articles, 1800 mots, 10 000 exemples (citations), 1 300 ouvrages et 1 150 journaux ou périodiques consultés, 330 cartes.

2021 La Grande grammaire du français (GGF) : écrit et oral d'aujourd'hui www.grandegrammairedufrancais.com

2022 Dictionnaire Historique de la langue française - 6^e édition - Alain Rey (1992 à 2022) – Le Robert en 95 000 mots et expressions.

Les mots

- Au dictionnaire : 32 000 mots courants, 90 000 en tout (200 000 en langue anglaise avec 30 000 mots issus du français).
- Venus d'ailleurs : 8000, dont 1053 anglais, 698 italiens, 550 allemands, 214 arabes, 157 espagnols.
- Combien connus selon l'instruction ? Le français moyen en utilise de 3000 à 5000, lycéen 800 à 1600, enfant 400.

La cité, pour en savoir plus :

- www.cité-languefrancaise.fr
- www.monuments-nationaux.fr



Ecrivains francophiles :

Rivarol, Bossuet, Céline, Cardinal de Retz, Michelet, Paul Valéry, Molière, Ronsard (p70), Joachin du Bellay, Montaigne, Louise Labé (la belle cordière), Clément Marot, Rabelais, Marguerite d'Angoulême (Heptaméron), Octavien de St Gelais, Flaubert, Racine, Proust, Céline, Albert Camus (ma patrie, c'est la langue française), Alexandre Dumas, Zola et son « J'accuse », La Fontaine, Arthur Rimbaud, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Onésime Reclus, Léon-Gontran Damas, Edouard Glissant, Raymond Queneau, Corneille, Boileau, Descartes, Denis Diderot, Sade, Voltaire, Modiano, Villon, Le Clézio, Hugo, Racine, Brassens, Brel, Ferré, Ferrat, Jules Ferry, Frantz Fanon, Paulette Nardal, Michèle Lalonde, Assia Djebar, Kateb Yacine, René Depestre, Vénus Khoury-Ghata, Abdou Diouf, Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert, Beanmarchais, Balzac, Mireille Huchon (Histoire de la langue française-2002), Claude Favre de Vaugelas (1585-1650)

Actualités – Evènements

- 29^e semaine de la langue française et de la francophonie du **16 au 24 mars 2024**, avec pour thème « sur le podium », pour s'approprier les mots du sport et de l'Olympisme !
- **17 mars – 2 Avril 2024** – 1er festival « Paroles », du Valois au Compiégnois.
- **17 juillet 2024**, la flamme Olympique traversera l'Aisne et Villers Cotterêts, 58^e étape de son périple de 68 jours à travers la France.
- Le XIX^e sommet de la francophonie aura lieu les **5-4 octobre 2024** à Villers Cotterêts et à Paris : créer, innover et entreprendre en français, « Résonances internationales de la Francophonie ».

Sources :

- *Cité internationale de la langue française*
- *Le livre d'une langue* -Barbara Cassin, Xavier Worth



Gérard FRESSER

DE BOUCHES à OREILLES « Le Dicco à Buzot »

Petite présentation sommaire : Comme il fut écrit dans le boutillon N° 77 de Juin - Juillet - août 2021, Je tiens mon goût pour le Patois et la Saintonge de ma mère qui patoisait à pieine goule, comme de just'. Toutes les vacances d'été de ma prime jeunesse se passaient chez ma grand-mère à Préguillac, en plein cœur de notre Saintonge, au milieu de patoisants du cru qui m'ont beaucoup appris. Voilà, voilà, voilà.

Mon châffre complet est « Arnest Lugroux du Clône Flanquet de la Poitevineière. », mais entre nous appelez-moi Arnest et n'en parlons plus.

Je viens donc aujourd'hui vous entretenir d'un projet, initié en son temps en étroite relation avec Maît' Piârre (Pierre Péronneau) et soumis pour avis et conseils à Jean-Jacques BONNIN bien connu des lecteurs du Boutillon.

Il s'agit d'un lexique de mots et locutions françaises, assortis de leur traduction en parlanghe d'Aunis-Saintonge-Angoumois.

Comme chacun sait ici, l'écriture de notre patois n'est pas chose aisée, tant il est vrai qu'il s'est transmis de génération en génération et avant tout de bouches à oreilles.

Ceci nous permet de constater qu'un mot en français peut se traduire, dans la plupart des cas, d'une multitude de façons. Ce nouveau lexique ne peut donc avoir pour vocation de clore définitivement le sujet. Je dirais même qu'il ne fait qu'entrouvrir un travail interactif devant s'établir entre patoisants et gestionnaire(s) du dit lexique.

Je ne peux et ne dois faire l'économie de citer les ouvrages préexistants qui ont permis cette réalisation :

- Le Dictionnaire du patois saintongeais réalisé par Pierre Abraham JONAIN (1799-1884) en 1869.
- Le Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge, initié par Georges MUSSET (1844-1928).
- Le Dictionnaire de patois oléronais édité aux éditions Bordessoules en 2017 par Michel NADREAU.
- Le Boutillon des Charentes et son numéro spécial « Grammaire saintongaise ».



- Les recherches, informations complémentaires et ajouts proposés par Jean-Jacques BONNIN. A la lecture du lexique vous constaterez que de nombreux mots diffèrent uniquement par la présence de détails, tels des accents, le rajout d'une lettre ou d'une apostrophe ; à ce sujet, je souhaite insister sur la présence des accents aigus, graves et circonflexes, qui par des prononciations différentes permettent d'identifier le parler d'un endroit par rapport à un autre. Vous retrouverez les articles à venir sous l'appellation « le dico à Buzot » : « dico » pour dictionnaire. Quant à « **Buzot** », ce pourrait être le **châffre** (surnom) de l'auteur de ces lignes ; il n'en n'est rien. **Buzot** signifie en Patois : minutieux... pour un « dico » ça fait sérieux... et pour la rime c'est bien mieux. Le travail passionnant entrepris il y a déjà plus de trois ans, m'a permis de découvrir de nombreux textes et expressions dont je veux ici vous faire profiter. Ainsi :

Héron en patois se dit **égron ou égruon**. C'est un oiseau très fréquemment rencontré dans les marais, notamment vers Mornac et Chaillevette. Quand les enfants les apercevaient, sous le prétexte de les charmer et de s'en emparer, ils leur chantaient cette chanson :

« **Égron, egron,**
« **Mets ta patte su le jon**
« **Et regard' derrière toi.**
« **Tu vouéra le fi dau roi,**
« **Tchi se peigne, tchi se mire,**
« **Tchi se moque bin de toi. »**

« Héron, héron,
« Mets ta patte sur le jonc
« Et regarde derrière toi.
« Tu verras le fils de roi,
« Qui se peigne, qui se mire,
« Qui se moque bien de toi. »

Bernard CHARRON alias Arnest Lugroux

Français	Patois	Contexte et Précisions	Français	Patois	Contexte et Précisions
À+A18B1A2:A42	M : ad (1), en (2), dans (3)	(1) Préposition pour à. (2) Très fréquent devant un nom de localité.	Abaisser les voiles	O : affaler.	
A	B : at.	A prend un t devant les mots qui commencent par une voyelle	Abandon (à l')	J : en pentaine. jjB : à la raballe.	À l'abandon.
À cause de	J : rapport à.		Abandon *	O : abandon.	C'est l'état d'abandon des murs et des boucheaux qui fait l'objet d'une déclaration officielle à la marine pour cesser de payer des droits.
À cela près	M : à thieu près.		Abandonné	M : gâs, gast, gât, gats, quitte.	
À cette heure	M,O : asteur, asteure, astheure, astoure, asture, à c't'heure, avoure.		Abandonnent (ils) V.conj.	M : y pliantant.	Verbe abandonner au présent.
À chaque	M : à châ.		Abandonner	J : larguer. M : quitter (1), tchitter.	
À côté de	M : de contre.		Abasourdi	M : ébalourdit, ébaroui, ébarouit, ébarroui, élourdi, élourdit.	
À deux doigts de	M : là coume là.		Abat d'eau	M : évée, grain.	
À droite	M : à drèt, à la drèt.		Abâtardir	M : abâtardezit, champir, champit.	Faire perdre à un être vivant ses qualités originelles ; avilir, faire dégénérer.
À jeun	M : à jein. J : à jhun.		Abatis	M : hasbille.	
À la fois	M : à la cot.		Abatis de volailles	M : abatages, béatilles.	Têtes, cous, ailerons, pattes.
À la tombée de la nuit	M : à la neut chète.		Abats de bétail	M : avaries, caillebottes.	
À la traîne	M : à la réansue, à la valtraque.		Abattage du cochon	O : tuanghe.	
À moins que	M : autrement que, hormi que (1). J : o min que.		Abattants	M : abattans.	Portes de meuble de secrétaire avec abattant.
À ne savoir qu'en faire	M : à que n'en feras-tu.		Abattement	M : raque.	
À part ça	O : autrement.		Abattre	M : soler.	
À peu près	M : à pu près, à thieu près, à thiu près, par là.		Abattu	M : acabassé, aqueni, aquenit, cadrut, cadut (1), cagou, coignant, coignau, étiré. jjB : acahali (2).	Dans le sens de fatigué, découragé. (2) Abattu par la chaleur.
À pied	M : de pied.		Abbaye	B : abai-ye. M : abaye, baye.	
À plat	M : à pliat.		Abbé	M : labbé.	
À présent	B,M,O : asteure, asteur, astheure, astoure, asture, a c't'heure, avoure. M : lavoure, voure.		Abdomen	M : bouril, bourit.	
À sa place	M : en sa piace.		Abecquer	M : ab'cher, abécher, abeucher.	Se dit aussi quand on donne à manger à un bébé ou à un vieillard.
À se toucher	M : à cote cote, à tout se touche.		Abeille	M : abeuille, besaine, mouche besaine.	
À temps	M : en temps.		Abêti		J : aloubit.
À tire larigot	M : à tire la rigole.		Abêtir	Rendre bête, stupide.	J : èbêter.
À tour de rôle	M : à tourinée.		Abîme	Abîme dont l'orifice est extrêmement petit et qui va toujours grandissant à l'intérieur.	M : gour.
Abaisé	M : avalé.		Abîmé		M : confondut.
Abaisser	M : avaler.		Abîmer	(1) Employé pour désigner tous outils tranchants dont le coupant serait abîmé, écrasé, par suite de coups reçus ou donnés. (2) Utiliser un objet sans précaution, l'abîmer. Se dit par exemple d'un enfant qui détériore ses jouets.	M : acraser, adirer, défamer, desfamer, détérioler, ébrucher(1), écagner, écraser, marcagner, sarbouler. jjB : mécaniser (2).
Abaisser *	B,M,O : désencrucher.	Descendre une personne ou une chose d'un endroit élevé où elle est placée et d'où elle ne peut descendre seule.	Abjuration		M : mounition.

Chevauchée HENRY IV

Printemps 1586, une idée de GR

Quand le **SPORT** se mêle à l'**HISTOIRE**...découvertes et **Echappées belles** !

FIL DE L'HISTOIRE

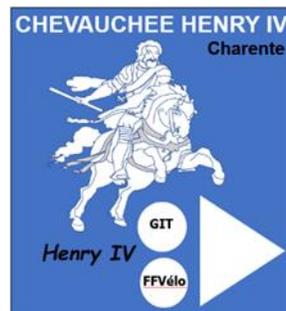
Charles d'Orléans et Louise de Savoie sont tour à tour à **Bouteville, Angoulême et Cognac**. Ils donnent naissance à **Marguerite d'Angoulême** (1492) dans une tour du chateau-neuf d'Isabelle, à **François 1^{er}** (*François d'Angoulême*) à Cognac dans le château seigneurial des Valois, Maison Otard aujourd'hui (1494). **François 1^{er}** devait vivre sa jeunesse avec sa sœur, **Marguerite d'Angoulême**, son amie, sa confidente, aussi femme de Lettres (L'Heptaméron).

Mariée à **Henri d'Albret** en 1527, **Marguerite** devient Reine de Navarre, participe à la rénovation du château de Pau à la mode *Renaissance* et y installe la cour de Navarre, amputée de la Haute Navarre. Elle va souvent à Nérac et Mont de Marsan. Sa fille, **Jeanne III d'Albret**, se marie à Moulins avec **Antoine de Bourbon** en 1548, accouche et chante en béarnais à Pau en 1553. Henri d'Albret s'exclame en ces instants « *Voyez, ma brebis vient d'enfanter un lion !* » Il s'agit du petit « Henriot », futur roi de Navarre et roi de France, **Henry IV**. Béarnais, gascon, certes ! Avec des racines charentaises par sa grand-mère d'Angoulême. Ses parents l'abandonnent très vite pour une vie en campagne au bord du gave de Pau et au château de Coarraze de Jean d'Albret, baron de Mirossens, où les nourrices se succèdent. Dès 1557, **Henri II** (fils de François 1^{er}) à la cour de France lui prévoit sa fille à marier, **Marguerite de Valois (Margot)**, 4 ans aussi.

Jeanne d'Albret s'est lancée dans la réforme en 1560. Elle accepte le Tour de France de **Charles IX** entre 1564-1565 qui passera en Angoumois (visite les sources de la Thouvre, et dort à la Tour Garnier...).

Henry de Navarre (11 ans), est convié par Charles IX (14 ans) et Catherine de Médicis l'initiatrice, **du 24.1.1564 au 1.5.1566**, à ce tour de « France » de 4 à 5000 Km, 15 000 chevaux, 20 à 30 Km par jour, 201j de déplacement pour 829j de périple en 196 étapes avec la peste dans le convoi royal.

A l'étape de Salon de Provence, Nostradamus prédit : « Et si Dieu vous fait grâce de vivre jusques-là, vous aurez pour maître un roi de France et de Navarre ». Belle prédiction !



Et si Jeanne développe une cour prestigieuse à **Nérac** (Montaigne, Calvin, Théodore de Bèze, Philippe Duplessis-Mornay, Théodore Agrippa d'Aubigné...), la noblesse y déploie son art de vivre et son raffinement. Jeux, danses, chasses et intrigues amoureuses remplacent pendant un temps les intrigues politiques.

Jeanne doit cependant se réfugier trois ans à **La Rochelle** (1568-1571) pour préserver son fils menacé comme prétendant au trône (descendance de St Louis) en étant

protestant. Le petit Henriot s'y fait remarquer, manque de se noyer...

A deux reprises, en 1562 et 1568 Angoulême a été assiégée et ravagée par les protestants. Et à deux reprises, la vengeance des catholiques a fait aussi couler le sang.

Le mariage programmé de longue date se fait en 1572, il donne lieu à la St Barthélémy du 24.8.1572. Le mariage devait réconcilier les deux camps, catholiques (18-20 millions) – protestants, huguenot, parpaillots (1 à 2 millions), Guise contre Condé, car sous prétexte de religion, c'est de prise de pouvoir qu'il s'agit. **Henri III** ne maîtrise plus rien. C'est une guerre civile ! Avec l'apparition de l'imprimerie, les fausses nouvelles circulent plus vite et créent des psychoses.

Henri de Navarre sauvé par **Margot**, est contraint à l'abjuration et retenu prisonnier à la cour pendant 4 ans, sa prison dorée.

Pendant 4 ans, il observe et ne dit pas grand-chose, il réfléchit. Il influe cependant sur le pouvoir d'Henri III en place, son beau-frère 2 ans plus vieux que lui, pour limiter les excès de la monarchie et changer les façons de gouverner, consulter le peuple, la marche des événements est à deux doigts de gagner deux siècles, une Révolution avant l'heure...

En **1576**, le gascon retourne dans ses États de Navarre, devient gouverneur de Guyenne et revient au protestantisme. Henri III de Navarre y forge sa réputation de Vert Galant : *déjà la jeune Fleurette, fille de jardinier le long de la Baïse...*

Margot y achève l'éducation politique « d'Henriques Roy de Navarre », sans y être longtemps...Margot (raffinée) n'a pas souhaité cette union, trouve son époux mal crotté, arriéré, aux manières de paysan, apprécie pourtant son humour et sa bonne humeur.

En **1584**, la mort de **François d'Anjou**, duc d'Alençon (tuberculose), du parti des Malcontents, dernier frère du roi **Henri III**, fait de Henri III de Navarre l'héritier de

la couronne en vertu de la loi salique. Henri III roi de France n'a que 33 ans et pourtant il pense à sa succession...au cas où...

LONGUE TRAQUE DU BEARNAIS...

Prétendant au trône, bien que protestant, il est le gibier, lui le chasseur impénitent. La traque l'oblige à emprunter dans ses chevauchées avec ses compagnons d'armes, les chemins, les sentiers et les gués d'une province qu'il a appris à bien connaître par ses fonctions de gouverneur de La Guyenne, entre 1576 et 1589.

Ce trajet évite à tout prix l'approche du Bordelais et du Libournais où se concentrent les forces royales et ligueuses. La ligue « secrète » (les Lorrains et Guise) ou « sainte Union », est créée le 17 janvier 1585, financée par la très catholique Espagne.

Année où Henri est excommunié par le pape et attaqué chez lui, à Nérac... il s'échappe de justesse...

En 1585, Margot, sa femme, s'allie aux Guise et est financée par l'Espagne. Alors, Henri de Navarre se fâche et l'expulse à Carlat (15), puis Ybois (63) et enfin Usson près d'Issoire (63) où elle reste 19 ans.

« *L'Espagne, que personne ne prononce ce mot !* » aurait-il dit, très énervé !

Au cours du **printemps 1586**, le prince de sang décide de rejoindre son cousin Condé (meurt empoisonné en 1588) à **La Rochelle**, *la Jérusalem des protestants*, afin de porter le conflit en Poitou. Il y reste 16 mois.

De La Rochelle comme prétendant au trône, il se prépare à attaquer et à se défendre, voire à gagner l'Angleterre d'Elisabeth I en cas de situation désespérée pour lui. Il s'est éloigné du rendez-vous militaire avec le **Duc de Mayenne** (frère cadet des Guise) et le **Maréchal Matignon en Guyenne** (maire de Bordeaux en 1585 après **Michel de Montaigne**), *le prince Albert de Monaco est de sa descendance*, représente Henri III de France avant qu'il ne se range aux côtés du béarnais.

Il fait du Poitou la marche de son offensive vers Paris.

Dépités de n'avoir pas saisi leur proie, ses adversaires se vengent en prenant Castillon et en projetant d'assiéger Bergerac. La venue de **la peste** sépare les belligérants pour de longs mois durant lesquels maintes villes de Guyenne enterrent les pestiférés. Sa revanche, **Henri de Navarre** la prend à Coutras, le 20 octobre 1587, en anéantissant l'armée du duc de Joyeuse, et en se ménageant des

places de sûreté. Inespérée, en fin stratège, cette victoire lui permet de continuer sa longue marche vers le trône, semée d'embûches, d'imprévus, de drames.

LA GUERRE DES 3 HENRI

1589 : Henri III de Navarre devient roi de France quand **Henri III**-son beau-frère (le dernier des 13 rois des Valois et son règne controversé) après avoir eu l'audace de trincer son opposant **Henri de Guise** (très populaire chez les catholiques) - se fit lui-même transpercer par le moine Clément sur sa chaise à pot. **Henry IV** ne peut cependant rentrer dans Paris occupé par 4000 espagnols, que 5 ans plus tard, après un siège qui affame les habitants. « *Vous savez que lorsque Dieu m'appela à cette couronne, j'ai trouvé la France non seulement ruinée, mais presque perdue pour les Français* ».

1599 : Margot est dé mariée par la bulle du pape Clément VIII. Elle accepte dès que Gabrielle d'Estrées (maîtresse du béarnais) meurt et garde son titre de reine jusqu'à sa mort.

1607 : La perspective d'un conflit avec la Maison d'Autriche heurte une grande partie des catholiques de France, notamment à la cour Marie de Médicis et le Duc d'Épernon.

1610 : régicide de François Ravallac, natif d'Angoulême, un esprit troublé. Motivé par ses oncles ? Souvenirs atroces des attaques des protestants dans Angoulême en 1562 et 1568 qu'il n'a pourtant pas vécu (né en 1577) ? Il est venu et reparti, revenu, reparti. La 3ème fois sera la bonne. Il suspectait Henry IV d'attaquer le pape...Son attaque au couteau rue de la Ferronnerie sera fatale au roi, qui s'exclame aussitôt « ce n'est pas grave ! » avant de mourir.

François Ravallac habitait avec ses parents non loin de la rue des Arceaux à **Angoulême** (baptisée un temps rue du Fanatisme).

Henri de Navarre puis **Henry IV** avait réchappé entre 18 et 25 attentats à sa personne. Celui-ci lui fut fatal. Outre la théorie du tyrannicide qui causa la mort d'Henri III, d'autres motifs existent : la fiscalité qui s'alourdit pour préparer la guerre ; les nobles jaloux des honneurs qu'ils n'ont pas ; une affaire de cœur qui se complique avec une très jeune maîtresse (Charlotte de Montmorency) mariée au

prince de Condé ; une conspiration avec l'Espagne, née dans l'entourage de la reine et que le roi ne doit pas ignorer.

2010 ANNEE HENRY IV

Le 400^e anniversaire du régicide et du règne inachevé ! Inaperçu ici...et pourtant dans un vaste programme d'évocations du roi, partout en France, Suède, Italie, Etats-Unis. A Angoulême : rien ! Une poule au pot géante à La Rochefoucauld, seule évocation pour la Charente (annoncée, réelle ?). Que reste-t-il de cette évocation 2010, **année Henry IV ?**

Alors, comment perpétuer la mémoire d'HENRY IV, un roi pour l'HISTOIRE ! Un hérétique dont on se méfie !

Henry IV fait encore beaucoup parler de lui. Le nombre de livres édités sur lui est impressionnant (450). Son image a servi dans des publicités (vélo Régina, potage, Armagnac, Jurançon, Vache qui rit, cocotte...). La mémoire populaire se souvient de son passage ici ou là, si longtemps après.

La Chevauchée Henry IV pour illustrer 300 000 Km de chevauchées et les 20597 jours de sa vie

Il existe bien à ce jour :

- Chemin Henry IV, Parcours sportif (2,6 Km), à **Dignac** (16),
- Sur les traces d'Henry IV (13 Km), **Montrol Sénard** (87),
- Sur les pas d'Henry IV (12,6 Km) , **Sansais-La-Garette** (79),
- Le Tour d'Albret (7,8 Km), château-musée, **Nérac** (47),
- Chemin équestre en Albret (148 Km), **Nérac** (47),
- Sentier Henry IV, **Pau-Lourdes** (52 Km).

Des petits parcours, sans lien entre eux ! Un **Grand GR** serait très bien, *une Chevauchée Henry IV* quoi !

UN FIL CONDUCTEUR

Jules Berger de Xivrey (historien), entre 1843 et 1858, a fait l'inventaire des déplacements du roi, Henri III de Navarre, à partir des lettres missives (10 000). Les sources de cette compilation sont les livres de comptes (lieux des repas), les lieux de signature des lettres patentes et courriers divers du Roi, récits de divers d'historiens, etc.

Pourquoi James Marandat du CAD de Dignac, a-t-il choisi d'évoquer le roi à Dignac ? Personne ne sait...

Henri de Navarre voyageait de nuit, avec des éclaireurs en avant-garde, 20 gentilhommes et 200 arquebusiers...

1586 est une étape importante et son déplacement entre la Navarre, la Charente et l'Aunis, peut matérialiser une **chevauchée historique**.

*Cet itinéraire ne passe pas par **Angoulême** ! Il est toujours possible de prévoir un diverticule pour étendre l'évocation vers ses origines en Angoumois. Le sentier d'Isabelle d'Angoulême pourrait se créer aussi (31 Km Villebois-Angoulême).*

LE REGNE INACHEVE

Avec son armée en campagne, Henry IV avait des principes louables :

"Estant tous français et concitoyens d'une même patrie, nous devons nous accorder aimablement et pardonner et non agir par la rigueur et cruauté qui ne servent qu'à irriter les hommes".

Et il mit provisoirement fin aux 8 guerres de religion entre 1562 et 1598 (**Edit de Nantes**).

Quand il parle de "protestants", c'est du parti des partisans de la paix dont il parle pour mettre fin à la guerre des pouvoirs. *Eloquent, admirable pour l'époque.*

Le pays est déchiré.

Il fut à deux doigts de mettre la démocratie à l'ordre du jour, deux siècles avant la Révolution. *Le courant d'idée progresse et y mêle **Montaigne** et **La Boétie**, pour un état laïc sans se soucier du pape qui se sent perdre du pouvoir.*

- Le pacificateur : coexistence des 2 religions (papiste et réformée), surtout la **PAIX** !
- **L'EDIT de Nantes en 1598** organisait la tolérance, vers la laïcité et la pacification du royaume. Les ligueurs reçurent des livres ou écus (ou des tournois ?) pour se rallier au roi (beaucoup d'argent).
- Prône la tolérance, rallie ses ennemis à sa cause (avec un peu de monnaie), étonne par sa modestie
- Autorité naturelle, familiarité, son charisme traverse les cuirasses
- Un homme qui aimait les femmes, à l'excès dirait-on aujourd'hui
- Le guerrier sage interdisant à ses soldats les pillages après les victoires dans les villes conquises
- Défie la papauté pour un état laïque et arbitre

- Rassemble les parties de France convoitées par allemands, hollandais, anglais et espagnols, italiens avec l'armée du pape
- Donne à la France ses contours actuels (manque des petits bouts seulement), Béarn et Navarre compris
- Dans son ascension au trône de France, ses ennemis étaient nombreux, les attentats de 18 à 25...
- Depuis sa mort, il est le bon roi Henry, le bien-aimé du peuple
- Son ministre, Maximilien de Béthune, baron de Rosny, « Duc de SULLY », remet de l'argent dans les caisses vides et permet d'entreprendre de grands travaux
- Favorise la création du vin brûlé à La Rochelle avec le hollandais Bonaventure Godet (futur Cognac)
- Permet à Pierre Dugua de Mons (de Royan) d'investir le Québec et de créer la Nouvelle France
- Le Grand Dessein : une Europe à 15 pays, déjà, œuvre sans doute de son maître à penser : SULLY.
- Image du roi victorieux et pacificateur, mécène pour les artistes, sculpteurs, peintres.
- Aux arts déjà cités, il faut aussi ajouter l'orfèvrerie, la verrerie, la glyptique, le décor des armes, l'horlogerie ou la fabrication d'instruments scientifiques qui connaissent, eux aussi, un essor.

HENRY IV, ce célibataire mal marié

Evoquer le béarnais sans parler de son rapport aux femmes serait une grave lacune !

- « Bon roi Henry, bon huguenot, le Béarnais épicurien, dit Le Grand »
- Une vie passée à cheval, du camp au lit, du lit à la forêt, de la forêt au camp

Avec pour plaisirs : GUERRE et PAIX – CHASSE – AMOURS à l'excès ! Un homme qui ne tenait pas en place !

Sully règle les affaires du siècle, pas celles du ciel et des amours !

HENRI III de NAVARRE : la religion et la ruse

*Croyant ? Catholique, protestant, il a jonglé entre les deux, par intérêt et par ruse, tolérance et clémence. **Par intelligence politique ! Pour la forme de la foi, il s'en remettait à la Providence.***

Il fut Huguenot dans la religion opprimée - 5 à 6% de la population (Luther-Calvin-Théodore de Bèze), hérétique, abjuration du protestantisme au profit de la religion catholique, apostolique et romaine.

AVANCEMENT DU PROJET

Depuis 2015, je milite pour relier la Navarre, la Charente et l'Aunis (parcours estimé à 500 Km).

Depuis cette date, Jacques Baudet (historien, président de la SAHC) et Anne-Marie Cocula-Vaillières (historienne spécialiste d'Henry IV, ancienne présidente de l'Université de Bordeaux-Montaigne) me soutiennent.

Mes démarches auprès du Musée de Pau, de la Société Henry IV, du Conseil Culturel de l'Europe (49 chemins de mémoire existants) et du ministère de la culture et surtout auprès de la Fédération de la Randonnée pédestre n'ont rien donné, me recommandant que cette idée s'inscrive d'abord dans un schéma départemental, voire régional.

La **Région NA** veut promouvoir un **PLAN VELO** et du tourisme **VERT** ! Soit ! Alors qu'ils prennent mon sujet comme il se doit.

Le dépôt du projet au budget participatif de la Charente en 2024 sera-t-il retenu parmi les 91 déposés ?

Le soutien me viendra d'historiens, de collègues vétéristes ou marcheurs pour réaliser ce chemin de mémoire.

Henry IV est partout en Charente : Brigueuil, Confolens, St Brice, Bouteville, Aubeterre, Villebois, Varaignes...et à propos de la naissance du Cognac aussi.

Dans un premier temps, il pourrait s'agir de baliser seulement la traversée de la Charente (90 Km). Une étape facile à faire avec le logo d'Henry IV à cheval déjà dessiné, à mettre sur les balises !

L'AUTRE PROJET

Le 26 janvier 2019, dans SUD-OUEST MAG, un autre projet se fait jour : la **ROUTE JEANNE d'ALBRET et HENRI de NAVARRE**, projet de la **FEPPENA**, un collectif de 6 associations protestantes où leur parcours depuis Pau, passerait à Coutras, Taillebourg et la Rochelle. La Charente ne serait pas concernée. Pas d'avancement depuis 2019 !

MOTIVATION SUPPLEMENTAIRE :

Les chemins de Grande Randonnée « historiques » à succès ont pour nom « **GR70** – Stevenson », « **GR406** – Route Napoléon », « **GR703** – chemin historique de

Jeanne d'Arc », « **GR65** – Genève Compostelle », et tous les Compostelle en général.

Que dire du **GR422** chemin de Charles IX (2016) et du **GR89** chemin de Montaigne (2019), évocation historique de personnages bien moins connus qu'**HENRY IV** ? De tels GR ont dû être âprement discutés pour aboutir...

L'Histoire d'un roi qui aimait la France mérite mieux que les petits trajets existants. C'est la raison de mes démarches pour le faire connaître et l'évoquer en permanence ! Il le mérite, sans que je sois royaliste, simplement amateur de randonnées qui mêlent **l'HISTOIRE** et le **SPORT**.

AUTRES GRANDS CHEMINS DE CHARENTE

La France compte 164 **GR** pour 60 000 Km de parcours.

Seuls, le **GR4** (Royan-Grasse – 1500 Km), le **GR36** (Cabourg-Collioure – 3000 Km) et le **GR48** (Aix sur Vienne-Chinon – 120 Km), traversent le département.

Les **PR Angoumois – Périgord** et **La mandragore** complètent le panel, géré par la FFRandonnée.

Il y a de la place pour un chemin Historique « **CHEVAUCHEE HENRY IV** ». Succès assuré !

Alea Jacta ! (Les dés sont jetés)

Advienne que pourra !

Gérard FRESSER



Selon les lettres missives étudiées par Jules Berger de Xivrey, entre 1843 et 1858



Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Dominique Porcheron (Le Fî à Feurnand) - bonsoirsaintonge@gmail.com

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fî à Piârre) - peronneaubenjamin@outlook.fr

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>